

Les relations extérieures de l'halieutique japonaise Foreign Relations of Japan's Fisheries

François Doumenge

Volume 18, numéro 1, 1987

Pêches maritimes : nouveau contexte international et politiques contrastées

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702131ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702131ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Doumenge, F. (1987). Les relations extérieures de l'halieutique japonaise. *Études internationales*, 18(1), 153–188. <https://doi.org/10.7202/702131ar>

Résumé de l'article

Japan's distant seafishing industry provides opportunities for supergains, yet it still remains dependent on the internal market. Its activities which are directed by the State, and implemented by the large industrial and commercial enterprises, are part of the whole evolution of the traditional corporations of the Kumiai. A study of the political, technical, and economical conjuncture and balance of power at the international level show three important periods. 1904-1941 : The imperialistic policy of the military-industrial complex supports the operations of the large enterprises. Between 1933 and 1940, Japan has several hundreds of fishing plants along the coasts of the Russian Far East; factory vessels are used for the canning of salmon and crabs in the Sea of Okhotsk and the Behring Sea, and for whaling in the Antarctic and North Pacific ; industrial trawling is carried on along the coasts of the Asian continent while numerous enterprises are set up in Indo-Malaysia for coastal tuna fishing. 1948-1973 : Within the framework of the reconstruction of its economy, Japan at first resumes the same campaigns as those of the pre-War period; to these are added drifting long line fishing of tuna in the intertropical grounds and a powerful industrial trawling in North Pacific. By 1960, these activities are curtailed due to regulations imposed by USSR, USA, and the International Whaling Commission for stock protection. And then there are new competitors (Taiwan, South Korea). A general fall off after 1965 is partly compensated by the industrial trawling in the Behring Sea. 1974-1986: Significant geopolitical and economic changes force Japan to define and to redeploy its foreign fisheries. Pressured by waterside States, Japan gradually withdraws from traditional fishing grounds and endeavours to find new resources in waters which have remained international so as to maintain a balance with its internal market (tuna drifting long lines and seiners, squid fishery). New technology and profits from the internal market allow the industrial armaments to keep their competitive edge. The State strongly supports this sector through its diplomacy and the provision of funds for research and redeployment and by planning the integration of the distant fishing industry within the economical and social development of the traditional fishing cells of the Archipelago.

LES RELATIONS EXTÉRIEURES DE L'HALIEUTIQUE JAPONAISE*

François DOUMENGE**

ABSTRACT — Foreign Relations of Japan's Fisheries

Japan's distant seafishing industry provides opportunities for supergains, yet it still remains dependent on the internal market. Its activities which are directed by the State, and implemented by the large industrial and commercial enterprises, are part of the whole evolution of the traditional corporations of the Kumiai. A study of the political, technical, and economical conjuncture and balance of power at the international level show three important periods. 1904-1941: The imperialistic policy of the military-industrial complex supports the operations of the large enterprises. Between 1933 and 1940, Japan has several hundreds of fishing plants along the coasts of the Russian Far East; factory vessels are used for the canning of salmon and crabs in the Sea of Okhotsk and the Behring Sea, and for whaling in the Antarctic and North Pacific; industrial trawling is carried on along the coasts of the Asian continent while numerous enterprises are set up in Indo-Malaysia for coastal tuna fishing. 1948-1973: Within the framework of the reconstruction of its economy, Japan at first resumes the same campaigns as those of the pre-War period; to these are added drifting longline fishing of tuna in the intertropical grounds and a powerful industrial trawling in North Pacific. By 1960, these activities are curtailed due to regulations imposed by USSR, USA, and the International Whaling Commission for stock protection. And then there are new competitors (Taiwan, South Korea). A general fall off after 1965 is partly compensated by the industrial trawling in the Behring Sea. 1974-1986: Significant geopolitical and economic changes force Japan to define and to redeploy its foreign fisheries. Pressured by waterside States, Japan gradually withdraws from traditional fishing grounds and endeavours to find new resources in waters which have remained international so as to maintain a balance with its internal market (tuna drifting longlines and seiners, squid fishery). New technology and profits from the internal market allow the industrial armaments to keep their competitive edge. The State strongly supports this sector through its diplomacy and the provision of funds for research and redeployment and by planning the integration of the distant fishing industry within the economical and social development of the traditional fishing cells of the Archipelago.

* Les données statistiques utilisées dans la présente étude sont tirées soit des annuaires statistiques du Ministère Japonais de l'Agriculture, des Forêts et des Pêches (volume bilingue Japonais-Anglais jusqu'en 1962 – ensuite volume exclusivement Japonais), soit des annuaires statistiques des pêches de la FAO (Rome). L'actualité halieutique concernant en particulier les pêches lointaines et les secteurs industriels et commerciaux est présentée chaque mois dans le périodique *Suisan seikai* dont les fascicules comportent de 100 à 140 pages. On y trouvera exposé le point de vue japonais dans les négociations internationales concernant la pêche ainsi que les indications intéressantes les armements (réglementation des activités, modification des zones et des quotas, etc...)

** Professeur au Museum National d'Histoire Naturelle de Paris.

Revue Études internationales, volume XVIII, n° 1, mars 1987

Le « vrai Japon », celui de la rizière, ignore la mer quoiqu'il fasse appel sous des formes étonnamment variées à tous les produits alimentaires aquatiques.

Archipel montagneux, difficile à mettre en valeur par un système agricole intensif nécessaire pour supporter les hautes densités indispensables au maintien d'une économie rizicole, il a dû tirer partie de ses ressources littorales par la mise en place d'une organisation halieutique savante et complexe dite « système du Koduri »¹. Cependant les communautés périphériques spécialisées dans la pêche et dépourvues de rizières, restaient en marge d'une société entièrement centrée sur le riz, non seulement nourricier, mais aussi promu au rang d'unité monétaire. Vivant dans un système associant à la pêche la culture des patates douces, des cucurbitacés et de nombreux légumes sur les terres sableuses littorales impropres à l'établissement des rizières, les communautés halieutes étaient marginalisées (*Buraku*) et ne parvenaient à subsister que par une étonnante adaptation à la cueillette, au piégeage et aux petits métiers de la pêche littorale.

Le genre de vie côtier s'associait à la mauvaise saison, à des migrations vers les montagnes pour produire le charbon de bois, fondement de toute l'économie énergétique réclamée par une urbanisation qui n'avait cessé de prendre de l'ampleur depuis le XV^{ème} siècle².

L'ouverture sur l'Europe chrétienne qui marque le milieu du XVI^{ème} siècle (arrivée de St François-Xavier à Kagoshima en 1549) avait provoqué en particulier sur le littoral un brassage profond de la société et des idées avec la multiplication des apports culturels méditerranéens mais aussi chinois et indo-malais.

Le Japon de la fin du XVI^{ème} et du début du XVII^{ème} siècles participe à l'établissement d'un réseau commercial à travers l'Extrême-Orient appuyé sur une importante production nationale de monnaies d'argent (de 1604 à 1616, 180 expéditions de bateaux de commerce japonais sont autorisées hors de l'archipel). Il en résulte un début de migrations littorales et un enrichissement notable des techniques halieutiques et de navigation.

Mais après une soixantaine d'années de brassage culturel (1582: 20 églises, 75 missionnaires, 150 000 chrétiens – en 1605: 700 000 chrétiens), l'impérieuse nécessité ressentie de préserver l'ordre social et le patrimoine culturel, fondement du peuple japonais, entraîne la fermeture brutale du pays par les Tokugawa.

À partir de 1641 il ne subsiste plus qu'un seul point de contact avec l'extérieur réservé aux navires hollandais dans l'île de Dejima en baie de Nagasaki (les bâtiments portugais ayant été proscrits dès 1639). Cette politique se conjuguant avec

1. Masaki, YAMAOKA. *Coastal Life of Buraku Along the Tosa Coast in Japan*. Proceeding of the faculty of liberal Arts and Education. Yamanashi University, 1962, vol. 3, pp. 185-307; F. DOUMENGE, 1961. Le Japon et l'exploitation de la mer, *Bull. Sté languedocienne de géographie*, Montpellier, tome XXXII, fasc. 1, janvier-juin 1961, pp. 1-224; F. DOUMENGE, *Actualités de la pêche et de l'aquaculture japonaises*. Sté languedocienne de géographie, Université Paul Valéry, Montpellier, 1975, 253 p.
2. Au début du XIX^{ème} siècle Tokyo est de loin l'agglomération urbaine la plus importante du monde: son organisation est parfaitement décrite dans les plans cadastraux de l'époque, Kyoto et Osaka étaient déjà des agglomérations importantes.

l'éradication quasi totale du christianisme, entraîne un blocage de l'évolution des communautés littorales et un repli sur soi-même qui, tout en sauvant les fondements socio-culturels du Japon, lui enlève jusqu'en 1864 toutes possibilités d'ouverture extérieure.

Le Japon aborde donc la « révolution du Meiji » (1868-1888)³ sans disposer d'une tradition de pêche lointaine comme l'Europe de l'Ouest (pêche morutière dans les mers nordiques et à Terre Neuve) et sans expérience des entreprises halieutiques industrielles (grande chasse baleinière anglo-norvégienne et américaine (Nouvelle-Angleterre), chasse des loutres marines et des phoques).

Les relations extérieures halieutiques du Japon seront donc définies à l'origine dans le cadre de la politique de modernisation industrielle et de création d'un instrument d'expansion politique impérialiste réclamé par la marine militaire et ne répondant pas au besoin de protection ou d'expansion de traditions déjà établies.

Menée activement à la fin du XIX^{ème} siècle, la colonisation de Hokkaïdo sera conduite avant tout dans la perspective de l'implantation d'une paysannerie qui se voudra rizicole⁴. Certes les entreprises de pêche s'implanteront nombreuses pour exploiter surtout les migrations littorales saisonnières des harengs et des saumons, mais il s'agira pendant longtemps de noyaux instables se formant et se défaisant au rythme saisonnier des pêches massives donnant des matières premières abondantes et bon marché pour la mise en conserve ou le conditionnement sur place et surtout pour les besoins de la fumure organique des rizières.

Ce seront en définitive les pressions politiques générées par l'impérialisme japonais en Extrême-Orient qui conduiront à la mise en oeuvre d'une expansion halieute débordant largement le cadre de l'archipel et posant des problèmes de relations extérieures.

Ceci explique l'engagement de puissantes sociétés d'armements industriels et d'industries de la conserve et du conditionnement qui serviront de relais à la fois aux intérêts politiques et économiques de l'État et de support pour l'intervention des pêcheurs armateurs ou contracteurs des corporations coopératives (*Kumiai*).

Il ne faut donc jamais perdre de vue que dans l'optique de l'État et des professionnels japonais l'expansion halieutique hors de l'archipel reste, quoiqu'il arrive, une entreprise temporaire et aléatoire dont il convient de profiter au maximum le plus rapidement possible pour se replier ensuite lors du retournement de conjoncture ou de renversement des équilibres politiques, économiques ou biologiques. L'essentiel est de ne pas mettre en péril, et de consolider si possible, les activités littorales propres aux cellules halieutiques des rivages japonais. On comprendra alors les diverses stratégies mises en oeuvre face à l'étranger quand il s'agit d'exploitation des ressources marines.

3. Ordonnance restaurant le pouvoir impérial le 9 décembre 1867. Proclamation de la nouvelle constitution le 11 février 1889.

4. Voir Augustin, BERQUE. *La rizière et la banquise. Colonisation et changement culturel à Hokkaïdo*. Publications orientalistes de France, Paris, 1980, 272 p.

I – LES PÊCHES LOINTAINES ET L'IMPÉRIALISME DE LA MER (1905-1942)

Correspondant avec l'émergence d'une nouvelle puissance économique sous les effets d'une industrialisation rapide et d'une progression agricole soutenue, l'impérialisme japonais se crée en un quart de siècle une vaste mouvance continentale et maritime : 1895, annexion de Formose (traité de Shimonoseki) ; 1905, annexion des Kouriles du nord et du sud de Sakhaline et implantation en Mandchourie (traité de Portsmouth) ; 1910, annexion de la Corée ; 1920, mandat de la SDN sur la Micronésie allemande et extension des implantations en Chine.

Les possessions continentales apparaissent clairement dans leurs contributions à la consolidation et à l'expansion de la puissance économique et politique nipponne (obtention de matières premières industrielles et de produits agricoles faisant défaut dans l'archipel, ouverture de marchés de consommation et de fourniture de main-d'oeuvre, éventuels débouchés pour un peuplement colonial).

Par contre le contrôle des mers bordières de la façade Pacifique asiatique et des archipels micronésiens est vu sous l'angle des liaisons maritimes et n'entre que marginalement dans le domaine de l'exploitation halieutique.

C'est que les instruments font encore défaut et que les marchés sont déjà largement couverts et même parfois saturés par la production nationale. En effet, pour opérer au loin des bases et des eaux de l'archipel, il faut avoir des moyens de transports et de stockage qui font défaut et surtout il faut disposer d'embarcations de fort tonnage motorisées, totalement différentes de celles utilisées dans la pêche côtière. L'expansion halieutique du Japon sera donc étroitement liée au progrès de son industrialisation.

La création d'une flotte de chalutiers à vapeur copiant les types des nouveaux bâtiments de pêche industrielle mis au point en Europe de l'Ouest, entraînera une profonde mutation à la fois dans les armements et dans les équipages.

Pour éviter d'ajouter ces difficultés à la nécessité de procéder à de très lourds investissements, on s'orientera de préférence vers l'organisation de bases à terre ou flottantes (navires usines ou navires gigognes) servant de support logistique à une flotille artisanale peu ou pas modernisée utilisant les techniques traditionnelles de pêche aux lignes dormantes, à la palangre, aux nasses ou aux filets dérivants ; quand cela sera possible, on s'orientera vers l'implantation de grands pièges fixes servant à alimenter une plateforme de transformation (comme cela se pratiquait pour les madragues à thon méditerranéennes).

Parfois aussi l'on mettra au point des formules nouvelles de pêche collective permettant de mettre en ligne un important groupe de pêcheurs et leurs embarcations. Dans tous les cas, ce sera la possibilité d'écouler sur le marché national ou à l'exportation des quantités massives de produits conditionnés qui sera la base de l'entreprise. La clé du système économique de l'expansion halieute extérieure du Japon étant celle du marché, ce sont de grands groupes technico-commerciaux aux larges assises financières disposant d'un réseau international très développé permettant d'intégrer les innovations technologiques, les données scientifiques et les informations commerciales dans des secteurs spécialisés, qui ont servi de relais à la

fois aux forces politiques impérialistes désireuses d'étendre leurs réseaux d'appuis militaires et de conforter leurs bases économiques et aux corporations professionnelles cherchant à assurer le plein emploi d'une flottille et d'une population de pêcheurs en croissance rapide et en pleine mutation.

De la consécration de la suprématie militaire du Japon en Extrême-Orient à la suite des victoires remportées sur la Russie (1904-1905) jusqu'au déclenchement de l'affrontement avec les États-Unis et ses alliés en 1942, la modernisation et l'expansion de la pêche maritime seront puissamment soutenues par le lobby de la marine impériale qui y verra, comme d'ailleurs les autres grandes puissances navales, un moyen de se constituer au meilleur compte une flotte de bâtiments auxiliaires utilisables en temps de guerre⁵. Ces bâtiments modernes serviront à expérimenter de nouveaux instruments de navigation et de repérage. Surtout la pêche industrielle lointaine permettra de former des équipages capables d'affronter des conditions extrêmement dures fort loin de leur port d'attache.

Il n'est donc pas étonnant de voir l'halieutique extérieure japonaise accompagner à la fois les changements de structuration interne de la pêche dans l'archipel et les impulsions de la politique impérialiste. Il est tout à fait remarquable à ce point de vue que ni Formose, ni la Corée pourtant objet d'efforts de colonisation, d'exploitation et même de peuplement, ne seront pratiquement pas touchés par les entreprises halieutiques japonaises.

Le premier signe d'un intérêt expansionniste des pêches est fourni par l'accord signé avec la Russie en septembre 1907 qui fait suite au traité de Portsmouth et prévoit pratiquement le libre accès pour les pêcheurs nippons dans les eaux russes de l'Extrême-Orient et des facilités d'établissements à terre. Ceci ne produira que des effets limités tant qu'une flottille motorisée ne sera pas armée dans les ports japonais.

C'est en réalité la poursuite de l'exploitation des migrations littorales au moyen de grands pièges fixes (*tate ami*) qui monopolisera durant de nombreuses années les investissements. Les îles du nord des Kouriles et le sud de Sakhaline verront ainsi s'implanter plusieurs dizaines de conserveries de saumons et de traitement de harengs entre 1910 et 1925.

Les grandes sociétés capitalistes contrôlant ces entreprises poussent vigoureusement à des implantations sur les rivages sibériens de la Russie devenue soviétique qui, ayant repris le contrôle de l'Extrême-Orient, avait annulé en mai 1923 les facilités accordées par les accords de 1907.

Dans le cadre de négociations générales avec le Japon, la Russie des Soviets inclut la pêche dans les accords signés à Pékin en février 1925. Mais il faudra encore plusieurs années de négociations et de marchandages pour définir les

5. Durant la même période (1934-1939) la France construit une flotte de bâtiments rapides pour le transport bananier (elle sera la première du monde), ces navires devant servir de croiseurs auxiliaires en temps de guerre. De même, l'Allemagne hitlérienne et l'Italie mussolinienne équiperont leur flotte de commerce dans la même optique d'incorporation des bâtiments modernes dans la marine de guerre.

conditions d'établissement de bases à terre pour des pêcheries industrielles japonaises (mai 1928).

Suivant des modalités qui font l'objet d'une codification législative et réglementaire japonaise minutieuse (28 mai 1928), l'organisation de bases à terre sur des concessions d'environ 3 ha (340 m en front de mer, 90 m dans les terres) est réglementée tant au point de vue technique que social et économique.

Ces bases, séparées en principe les unes des autres par une distance minimale de 21 km, font l'objet de concessions locatives mises aux enchères avec les droits de pêche pour une durée minimale de cinq ans. Sociétés japonaises et sociétés d'État ou coopératives russes sont sur pied d'égalité pour soumissionner.

En réalité les activités soviétiques sont moins performantes et elles se localisent de préférence à proximité des centres portuaires et de colonisation littorale. Les Japonais, beaucoup plus productifs, mieux équipés et mieux organisés, sont implantés de préférence sur la côte du Kamtchatka. En 1935 ils y disposent sur la côte occidentale de 175 concessions pour saumon et hareng et 17 concessions pour les crabes géants tandis que sur la côte Nord-Est (secteur de Karajinski et Cap Olioutre) sont implantées 143 concessions pour saumon et hareng.

Au total, sur l'ensemble de l'Extrême-Orient soviétique, les implantations comprennent, en 1935, 395 installations japonaises (378 saumons et harengs et 17 crabes) organisées par la Compagnie Nichiro Gyogyo qui en retire des bénéfices substantiels et 388 soviétiques (347 saumons et harengs et 41 crabes).

Il apparaîtra cependant que les bases à terre sont soumises à des contraintes limitant leur productivité à la suite des fluctuations des migrations et qu'elles peuvent être prises en otage par les Soviétiques en cas de tensions politiques ou économiques. Aussi l'effort des grands armements industriels portera sur l'organisation de plateformes mobiles grâce à des bateaux usines de plusieurs milliers de tonnes montés par des équipages et des équipes de mise en conserve de plusieurs centaines de personnes. Ces bateaux traitant les prises de plusieurs dizaines d'embarcations auxiliaires pratiquant les pêches traditionnelles.

C'est d'abord le traitement des crabes géants des mers périarctiques du Nord-Pacifique qui suscite les entreprises les plus nombreuses et les plus puissantes. Entre 1926 et 1930, bénéficiant de champs de pêche vierges à l'ouest de Kamtchatka, 12 à 15 groupes de bateau-usine produisent de 225 000 à 330 000 caisses de conserve par an⁶.

Par la suite, sous les effets conjugués de la crise des exportations consécutive à l'effondrement économique des années 1929-1934 et de la baisse des rendements, certains bâtiments seront reconvertis pour servir à la mise en conserve des saumons tandis que d'autres iront opérer en Baie de Bristol en Alaska⁷.

6. La caisse standard qui sert d'unité statistique comprend 96 boîtes de ½ livre (252 g) pour les conserves de saumons et 48 boîtes de ½ livre (252 g) pour les conserves de crabes.

7. En Sibérie, pour maintenir une production de campagne entre 20 000 et 25 000 caisses de conserves par bateau-usine, il faut exploiter en 1934 une longueur triple de filets fixes par rapport à 1929 car les captures sont tombées de plus de 21 crabes par pièce de 9 m en 1926 et 1927 à moins de 7 en 1933-1934.

En 1933-1944, 5 groupes seulement opèrent en Sibérie tandis que 2 sont en Alaska en Baie de Bristol (voir Tableau I).

TABLEAU I
Production japonaise de conserves de crabes
(1 000 caisses)

Secteurs de production	1932	1933	1934
Bateau-usine Sibérie	140	104	115
Bateau-usine Alaska	34	49	33
Bases à terre Sibérie	47	25	29
Sud Sakhaline	32	37	45
Hokkaido	50	109	180
Total	303	324	402

Par contre la mise en conserve des saumons par les bateaux-usines qui est pratiquement monopolisée par la Compagnie Taiyo Gyogyo se développe rapidement, les 5 groupes opérant en 1930 passant à 16 en 1934, ce qui soutient à la fois la progression et la diversification de la production japonaise. (Voir Tableau II)

TABLEAU II
Production japonaise de conserves de saumon
(1 000 caisses)

Secteurs de production	1930	1931	1932	1933	1934
Bases à terre Sibérie	601	511	416	287	500
Nord des Kouriles	—	—	—	62	219
Bateaux-usines	15	66	70	150	270
Total	616	577	486	499	989

La formule du bateau-usine sera aussi développée à l'image des Norvégiens pour le traitement des captures de la chasse aux grands cétacés qui, débutant dès 1925 dans le Pacifique-Nord, s'étend à l'océan Austral Antarctique à partir de 1934. Dans l'immédiat avant-guerre (1937-1940), les bateaux-usines baleiniers fournissent ainsi de 70 000 à 90 000 t de produits (huiles et viandes).

Le système japonais d'exploitation des mers froides par les bases à terre et les bateaux-usines employant plus de 30 000 pêcheurs et travailleurs à la veille de la Seconde Guerre mondiale, est un élément essentiel de l'édification d'un secteur halieutique industriel fondé sur de grandes sociétés contribuant à l'édification de complexes portuaires puissants et permettant au Japon d'être présent sur les marchés internationaux.

Ces systèmes d'exploitation prédatrice suscitent très vite des réactions de la part de l'URSS et des E.U. qui s'inquiètent des effets déstabilisateurs de cette poussée dynamique sur l'Extrême-Orient sibérien et l'Alaska, d'autant plus que la modernisation de la pêche à Hokkaïdo fait apparaître par ailleurs des flottilles de shooners et de brigantins de style américain pour la pêche à la morue au doris à la ligne en Mer d'Okhotsk (en 1933, 7 bâtiments traitent 5 millions de poissons) et que l'on a armé aussi des morutiers palangriers motorisés pêchant entre Sakhaline et les côtes sibériennes (en 1933, 15 morutiers de 30 à 40 t et de 50 à 80 Ch).

Mais la véritable mutation en profondeur qui entraîne la pêche japonaise à étendre ses emprises de plus en plus à l'extérieur de l'archipel tire son influx de la transformation des structures sous l'effet de la motorisation et de la construction de chalutiers de haute mer en acier à l'imitation du modèle anglais mis peu à peu au point entre 1890 et 1905.

Les armements japonais vont à la fois acheter des bâtiments modernes en Angleterre et utiliser des patrons et chefs de pêches britanniques durant quelques années (1908-1910) et se lancer eux-mêmes dans la construction de chalutiers copiés sur les bâtiments européens.

Alors que 12 bâtiments de ce type sont en exploitation en 1909, ils sont 133 en 1912 et resteront à ce niveau jusqu'à ce que, sous les effets des destructions consécutives à la Première Guerre mondiale, des ventes massives de bâtiments soient consenties aux puissances européennes alliées en 1916 et 1917.

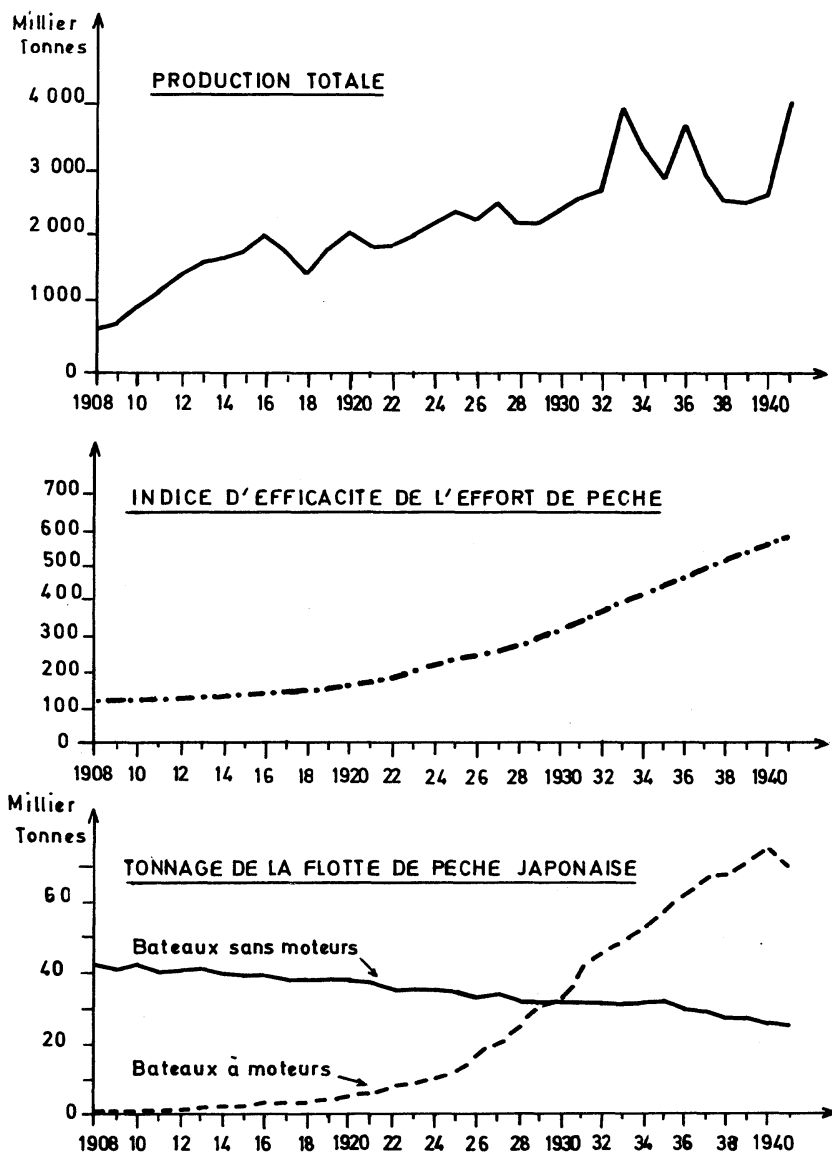
En 1918, il ne reste plus que 8 chalutiers à vapeur en activité au Japon mais les armements ont réalisé d'énormes bénéfices dans la transaction négociée par les gouvernements. Dès 1919, les armements profitant de la disponibilité des chantiers dont la capacité s'est considérablement accrue durant la guerre, se lancent dans un programme de construction de bâtiments de plus en plus lourds et puissants. Malgré les récessions périodiques et le coup de frein brutal de la crise de 1929, les mises en services se multiplient et l'on passe de bâtiments de 50 à 100 tonnes (40 à 80 Ch) en 1920 à 300 tonnes (150 Ch) en 1928 et 600 tonnes (250 Ch) en 1934).

Ceci traduit les changements dans la structure de la flotte de pêche et la production halieutique japonaise (Fig. I). La motorisation entreprise seulement après 1920 touchera la moitié du tonnage de la flottille de l'archipel en 1930 et les trois quarts en 1940.

Ce phénomène sera strictement contrôlé et encadré par la puissance publique qui définira les types d'embarcations autorisés suivant les champs de pêche et mettra en vigueur un système de licences dans le cadre de quotas destinés à assurer à la fois le plein emploi des bateaux et l'équilibre du marché. Il y aura là le fondement de toute la politique halieutique japonaise qui se base essentiellement sur les licences de pêche accordées à un certain type de bâtiment pour un genre d'activité et un champ d'action nettement limité à la fois dans le temps et dans l'espace, ainsi que dans le cadre d'un quota de production concernant à la fois le volume et les espèces des prises.

FIGURE I

L'évolution de la pêche maritime japonaise.
(Bâtiments industriels exclus) durant la période impériale.



Pour la période où le système se met en place et fonctionne normalement (1931-1940), il y aura par exemple 60 chalutiers en majorité petits (27 de moins de 30 t) ou moyens (28 de 30 à 40 t) autorisés à exploiter les fonds riches en poisson plat des côtes russes de la province d'Extrême-Orient, 300 chalutiers moyens de 40 à 80 t exploitant les fonds riches en daurades et poissons fins de la Mer Jaune et de la Mer de Chine orientale ramenant 40 000 à 50 000 t de prises, 75 chalutiers de 80 à 150 t pêchant en Mer de Chine du sud et livrant de 15 000 à 20 000 t de prises et 15 à 20 gros bâtiments de 250 à 600 t faisant des marées de plusieurs mois dans les parages indonésiens et australiens (mer de Timor, mer d'Arafura) et rapportant plus de 10 000 t de produits congelés.

Ces activités se situant sur de larges plateformes continentales hors de la limite des eaux territoriales des 3 miles nautiques, n'engendrent pas de tensions avec les pays riverains d'autant plus que les chalutiers basés généralement dans les ports du Japon de l'ouest font normalement des marées sans escales. D'ailleurs l'occupation du littoral chinois et le relatif désintérêt des administrations françaises en Indochine, anglaises en Malaisie et Bornéo, hollandaises en Indonésie pour les ressources de la haute mer laissent une grande liberté de manoeuvre aux initiatives japonaises.

Profitant d'ailleurs de cette négligence des administrations coloniales pour l'exploitation des ressources marines, des armements japonais se sont implantés en Malaisie et en Indonésie pour exploiter les ressources côtières en thons et bonites au moyen d'un système de pêche collective groupant 4 embarcations de 20 à 25 m avec des moteurs de 110 à 120 Ch pour la manoeuvre de grands filets pièges (*Oiko mi ami*) dans un système très voisin de la « seinche » du Golfe d'Aigues-Mortes⁸.

Les prises de thonidés sont généralement conditionnées pour le marché japonais par fermentation, moisissure et séchage donnant le Katsubushi. Ces activités ont provoqué la formation d'importantes colonies de pêcheurs japonais à Singapour (1 080 professionnels actifs en 1935) et dans de nombreux ports indonésiens (Batavia 323, Tawao 200, Menado 100, Ternate 15, Amboine 22). Les Japonais sont ainsi amenés à pratiquer des pêches thonières littorales dans de larges secteurs de l'Indo-Malaisie (Fig. II), ce qui ne sera pas sans conséquences dans la première phase du conflit mondial aboutissant en 1942 à l'occupation totale des archipels du Sud-Est asiatique⁹.

Quoiqu'il en soit, à la veille du conflit du Pacifique, le Japon a pu bénéficier d'un début d'exploitation industrielle des ressources biologiques aussi bien dans les secteurs périarctiques que tropicaux et équatoriaux sans soulever autre chose que des oppositions limitées de la part de l'URSS et des États-Unis.

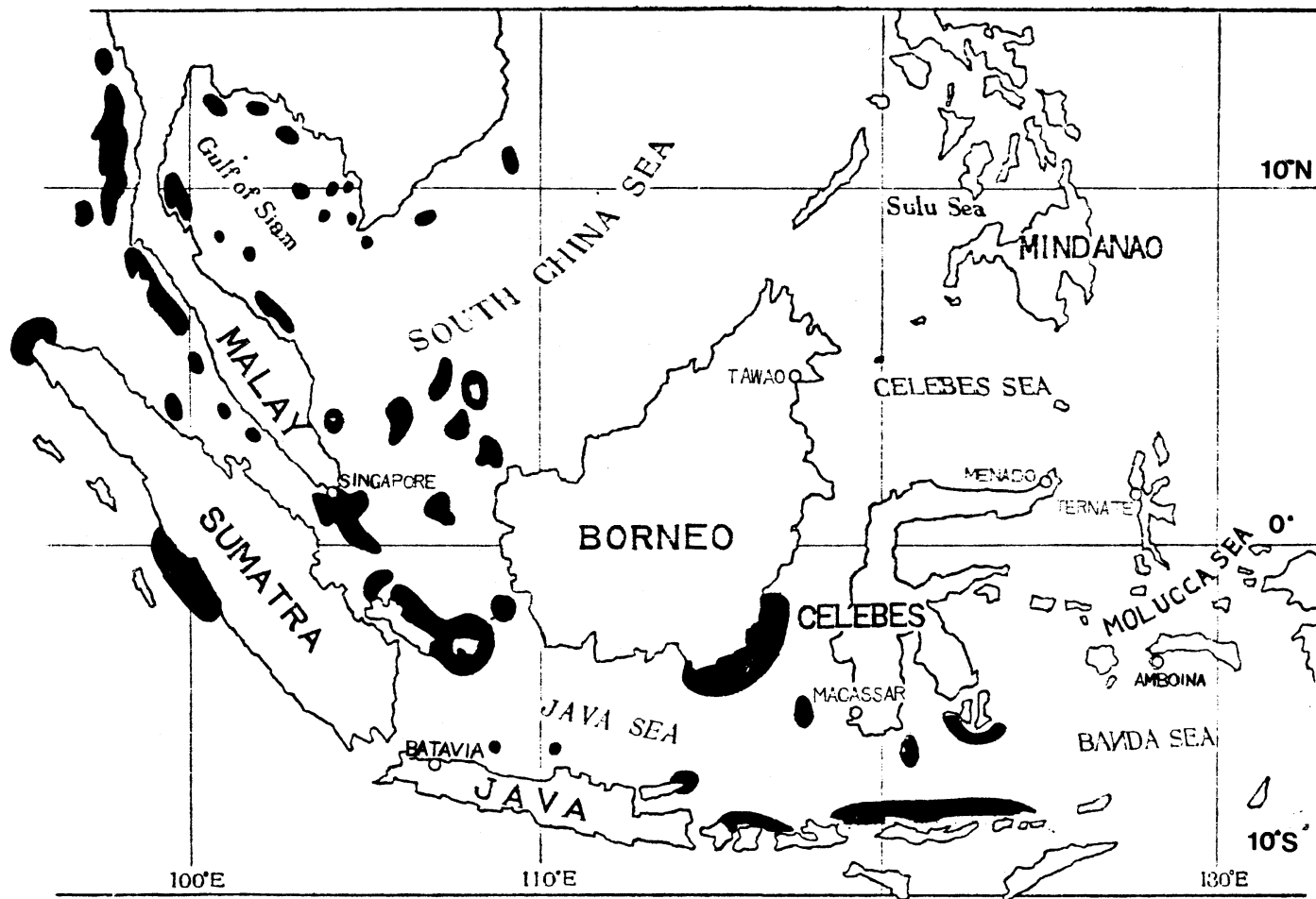
L'issue désastreuse du second conflit mondial liquide d'un bloc toutes ces entreprises à la fois par la destruction ou la saisie de tous les bâtiments de pêche industrielle et par l'élimination de la souveraineté nationale non seulement dans les dépendances coloniales mais aussi dans des secteurs inclus dans le Japon propre-

8. F., DOUMENGE. *La pêche au thon dans le golfe d'Aigues-Mortes. Vie et milieu*. Labo Arago, 1953 Banyuls/Mer, tome IV fasc 3, pp. 381-410.

9. De nombreux témoignages affirment avoir reconnu des « pêcheurs » japonais des années 1930 sous l'uniforme d'officier de la marine impériale en 1942.

FIGURE II

La pêche japonaise aux thonidés côtiers en groupe de Oiko Mi Ami sur les côtes Indo-Malysiennes durant la période 1930-1940
 – Reproduction d'un document de l'époque.



■ Champs de pêche habituellement exploités.

ment dit (Kouriles du sud et archipels du nord-est d'Hokkaido au nord, îles Riou-Kiou au sud).

Confiné dans un archipel étriqué, obligé de réintégrer les nombreux expatriés établis sur le continent ou dans les colonies insulaires, le Japon de l'après-guerre n'en dispose pas moins d'une expérience précieuse et d'une classe d'hommes d'affaires, d'armateurs et de pêcheurs qui connaissent bien les richesses potentielles des mers nordiques comme des mers tropicales du Pacifique.

Dès que l'opportunité des renversements politiques le permettra, on verra s'engager de nouveau des entreprises qui pourront bénéficier à plein des progrès techniques et de l'expansion des marchés marquant la période de l'après-guerre.

II — L'EXPLOITATION DE L'OcéAN MONDIAL (1950-1973)

La signature d'un traité de paix avec les États-Unis (septembre 1951), la normalisation des rapports avec l'URSS (mars 1956) et l'entrée subséquente à l'ONU (décembre 1956) permirent au Japon de retrouver une liberté de mouvement dans un Extrême-Orient profondément bouleversé non seulement par l'effondrement de son impérialisme, mais aussi par les affrontements entre les deux superpuissances et par les mutations en cours sur le continent asiatique (division de la Corée, évolution de la Chine populaire, conflits indochinois). La reconstitution rapide de son économie par la mobilisation des énergies nationales, mais aussi grâce à l'utilisation des avancées technologiques acquises durant la période de guerre et par la réintégration réussie des 5 millions de rapatriés, permet au Japon de relancer une expansion sur le terrain économique profitant d'une stabilisation réussie de sa monnaie (360 yens pour 1 \$ à partir du 25 avril 1949) et s'appuyant sur la croissance rapide des échanges après la période de reconstruction.

L'organisation d'une puissante industrie halieutique, qui étendra ses emprises sur l'ensemble de l'océan mondial, au terme d'une phase expansionniste d'une quinzaine d'années (1955-1970) ne sera qu'une expression, parmi d'autres, de l'ascension fulgurante de l'économie nippone. Elle reposera à la fois sur la reprise des secteurs déjà explorés et exploités dans l'entre-deux guerres et sur des innovations permanentes s'adaptant dans un temps très bref aux changements de conjoncture.

A — La définition d'une politique nationale de l'halieutique extérieure

La mise en place d'un système japonais exploitant les ressources biologiques de l'océan mondial ne s'est pas effectuée au hasard des circonstances. L'utilisation progressive et méthodique d'importants moyens techniques et d'investissements massifs suit un certain nombre de principes guidant la politique des pouvoirs publics et s'imposant aux entrepreneurs privés.

L'État japonais contrôle directement ou indirectement l'ensemble des activités halieutiques dans l'archipel comme à l'extérieur. L'armement d'un bateau de pêche

nécessite l'obtention d'une licence qui définit strictement ses activités (technique de capture, zone d'exploitation, quota de prise).

En effet le secteur de la production maritime est tellement vital pour l'ensemble de l'économie du pays, qu'il ne saurait être question de laisser une concurrence anarchique se développer entre les différents producteurs, et la mise en valeur totale des possibilités est un impératif qui demande une harmonisation entre les diverses techniques de production pour éviter un suréquipement de certains secteurs tandis que d'autres resteraient sous-développés.

Dans un tel contexte il n'est pas question de laisser les entreprises privées développer leurs seules initiatives par leurs seuls moyens pour se répandre à travers le monde à la recherche des meilleures possibilités d'exploitation. Aussi le souci de l'administration japonaise a-t-il été d'adapter constamment les nouvelles réalisations extérieures à l'évolution de la conjoncture dans les différents secteurs de la production et de la consommation dans l'archipel. Mais d'autre part et en compensation des sujétions étroites que cela comporte l'État japonais a mis au service des entreprises privées désireuses d'étendre leurs activités à l'étranger l'influence et la protection de sa diplomatie et les moyens financiers dont seuls les budgets nationaux peuvent disposer.

Il y a donc une politique de la grande pêche qui s'est peu à peu définie après la signature du traité de paix dont les principes ont été plus ou moins ouvertement exprimés, mais qui est toujours sous-jacente dans le contexte des différentes réalisations.

Le contrôle gouvernemental est exercé par l'Agence japonaise de pêche qui donne les autorisations d'armement et fixe les quotas de production et la destination des produits. La coopérative des sociétés de pêche outre-mer se charge de suivre les différentes réalisations.

En matière de pêche à l'étranger, aucune autorisation n'est accordée pour des entreprises susceptibles de concurrencer des activités existant dans l'archipel. L'ouverture de nouveaux champs de pêche et l'adoption de nouvelles technologies doivent permettre d'opérer la reconversion des armements touchés par des mesures restrictives dans d'autres secteurs :

Le volume des activités doit être harmonisé avec la politique commerciale d'ensemble de la production japonaise. Priorité en cas de récession doit être laissée au secteur national ;

Une autorisation spéciale doit être demandée pour chaque expédition et la destination des produits est indiquée par l'autorité gouvernementale ;

Les prix de vente doivent être conformes à ceux pratiqués par les exportateurs du Japon.

Ainsi la nature, l'importance et la destination de la production restent sous le contrôle constant de l'Agence japonaise de pêche qui siège à Tokyo, et qui oriente sa politique en fonction des données réclamées par les trois ministères de l'Agriculture, du Commerce et des Affaires étrangères.

En échange de ces servitudes, l'administration de l'État japonais apporte son soutien total à toutes les initiatives privées et n'hésite pas à provoquer même des occasions¹⁰.

D'abord à côté des recherches menées à titre privé par les sociétés d'armement, le gouvernement central finance un large programme de recherches appliquées destinées à déterminer les meilleures conditions pouvant s'offrir dans les régions où les nouvelles exploitations vont s'établir. Le laboratoire des pêches lointaines de Shimizu est l'instrument privilégié et performant de cette politique.

D'autre part l'État met toute l'influence de sa diplomatie au service de la pêche et défend énergiquement les activités qui sont menacées par les puissances étrangères (règlements draconiens, coréens et chinois, volonté des Russes de rejeter le plus loin possible l'activité étrangère au large des provinces maritimes et de la Sibérie, protectionnisme des États-Unis, etc...).

Dans les accords commerciaux les intérêts des exportateurs de produits de la mer sont toujours énergiquement défendus et au cours des conférences internationales la discussion autour des quotas n'est jamais négligée.

Enfin, le Gouvernement japonais use de son influence par le biais d'aides bilatérales pour permettre l'implantation des grandes sociétés en particulier dans les pays de l'hémisphère austral.

B — La reprise des activités de l'avant-guerre

Le retour sur les zones encore accessibles ayant fait l'objet d'une exploitation suivie avant la guerre allait permettre tout naturellement la reprise d'activités indispensables dans une conjoncture marquée encore par la faiblesse des moyens, la pénurie des capitaux et l'étroitesse des marchés.

Grande chasse baleinière et mise en conserve des saumons et des crabes géants par des bateaux-usines furent reprises en tenant compte des nouveaux paramètres politiques impliquant le respect de normes internationales (Convention de Washington du 2 octobre 1946 réglementant la chasse baleinière dans l'Antarctique) et la nécessité de limiter les champs de pêche et de respecter des quotas de prises afin de préserver les peuplements (Convention signée à Tokyo le 9 mai 1952 avec les États-Unis et le Canada interdisant la pêche japonaise des saumons à l'est du 175°W, déclaration russe de mai 1956 interdisant la pêche japonaise aux saumons à l'ouest du 170°W avant la mi-juillet, convention russo-japonaise de pêche aux crabes géants pour 1958, etc...).

10. Y., TAKAHASHI. — *Hokuyotei - Gyoryogyo no Rekishi* (en japonais). « Histoire des pêches japonaises de poisson de fond dans le Pacifique nord ». *Bull. Lab. Recherches sur les pêches dans les mers lointaines*, Shimizu, 1972, vol. 47, n° 17, 129 p.; Y., TAKAHASHI. *Hokuyotei - Gyoryogyo no Ayumi* (1933-1976). Informations variées et historiques sur les pêches japonaises de poissons de fond dans le Pacifique nord (1933-1976). *Bull. Lab. Recherches sur les pêches dans les mers lointaines*. Shimizu, 1978, vol. 53, n° 3, 175 p.; S., TSUJI. « A Historical Review of Halibut Fishery in Japan, With Some Note on the Biological Information of the Fish » (texte en japonais, résumé, tableaux et figures en anglais. *Bull. Far seas Fish Res. Lab.* Shimizu, n° 11, novembre 1974, pp. 77-109.

En principe les Japonais acceptent par discussions d'accords annuels des limitations à la liberté des pêches dans les eaux internationales en fonction de la nécessité de sauvegarder l'équilibre des peuplements de certaines espèces menacées de surexploitation. Mais faisant ainsi un acte de bonne volonté, dans le cadre du libre accès aux ressources de la mer commune ouverte à la libre concurrence des entreprises quel que soit leur pavillon national, le Japon est dans une position politique et morale favorable pour résister aux pressions ayant pour objet de limiter ses activités.

Les armements japonais s'efforcent par ailleurs avec succès de trouver soit des espèces de substitution (cétacés de petite taille, crabes des neiges (*Chionocetes*) à la place du crabe royal (*Paralithodes*) soit des champs vierges (mer de Behring au nord du 155° N à partir de 1956)

Jusqu'au brutal renversement des tendances économiques (crise pétrolière de 1974-1975) et politiques (institution des zones d'exploitation économique exclusive de 1975-1977 et pressions des mouvements écologistes pour un moratoire total des chasses aux cétacés), les grandes entreprises japonaises des bateaux-usines parviennent à se maintenir malgré les pressions antagonistes.

La grande chasse baleinière reprise dans les mers antarctiques en 1952 rivalise rapidement avec Norvégiens et Russes. Organisée par les armements les plus puissants (Taiyo Gyogyo, Nippon Suisan, Kyo Kuyo, etc...) elle atteint son apogée lors de la campagne de l'été austral 1961-1962 menée par 7 bateaux-usines et 86 bateaux-chasseurs montés au total par 10 635 marins. Cette campagne produira 125 102 t d'huile et surtout 175 960 t de viande, les Japonais s'efforçant de récupérer au maximum les carcasses pour la boucherie et la charcuterie¹¹.

Le recul rapide des peuplements et la pression antagoniste des concurrents moins performants et des environnementalistes entraînera une chute rapide dès 1965. Les sociétés baleinières réduiront leurs capacités. Dès 1966-1968 il n'y aura plus que 4 groupes usine pour la chasse dans l'Antarctique n'employant plus que 5 500 marins et ne livrant que 30 000 t d'huile mais produisant 100 000 t de viande.

Pour maintenir leur niveau d'activité et rentabiliser leurs armements, les baleiniers japonais vont doubler leur campagne de l'été austral par une seconde campagne dans le Pacifique nord durant l'été boréal. Pendant quelques années le déclin de la production antarctique sera partiellement compensé par l'exploitation des peuplements relativement abondants du nord-pacifique où n'existe qu'une concurrence limitée de la chasse soviétique.

En 1966, 3 bateaux-usines utilisant 30 bateaux-chasseurs montés par 3 255 marins livrent 35 600 t d'huile et 46 060 t de viande soit autant d'huile et la moitié de la viande de la campagne antarctique suivante. Mais ce palliatif ne sera que temporaire et le recul interviendra dès 1970.

Malgré leurs efforts de récupération totale des carcasses valorisant les prises au maximum, les Japonais devront accepter de mauvais gré la réduction drastique de

11. À titre de comparaison, la production japonaise en 1963 de carcasses de bovins a été de 198 000 t et celle de porcs de 320 000 t. En 1970 elle atteignait respectivement 278 000 et 734 000 t.

leurs activités baleinières qui cependant leur auront permis durant dix années fastes (1957-1967) d'accumuler de substantiels bénéfices, d'employer des équipages nombreux et de fournir à bon compte des aliments et des matières premières indispensables à l'alimentation locale.

La pêche au saumon autour de bateaux-usines fournira le second support de la reprise des activités lointaines. Relancée par des moyens de fortune en 1952, elle va bénéficier d'un important effort de construction de bateaux-usines spécialisés et d'une flotille performante de bâtiments solides d'une centaine de tonnes.

En 1955 la conjugaison de la mise en service de nombreux bâtiments permettait d'armer 14 bateaux-usines équipés de 29 lignes de conserve utilisant 334 bateaux de pêche, ce qui employait au total 12 000 marins. Les prises bénéficiant de rendements élevés fournis par des peuplements encore peu atteints par l'effort de pêche atteignaient le record absolu de 116 200 t (79 000 t mises en conserve à bord procuraient 1 500 000 caisses, 19 200 t de salaisons, 17 000 t de congelé pour la mise en conserve à terre et 1 000 t d'oeufs). Ce succès entraînait de nouvelles mises en service de 1956 à 1958, 16 bateaux-usines seront desservis par 460 bateaux de pêche. Mais les prises n'atteindront que 95 000 t.

Dès lors sous la pression conjuguée russo-américaine, les Japonais devront accepter année après année des restrictions dans les zones et les calendriers de pêche et des quotas de prises en baisse. De 1962 à 1971, 11 bateaux-usines desservis par 369 bateaux de pêche emploieront au total 12 000 marins et auront des prises moyennes de 45 000 t. À partir de 1972 il n'y aura plus que 10 bateaux-usines et 332 bateaux de pêche et les prises seront réduites à 35 000 t.

Le déclin relatif de cette grande pêche industrielle au saumon est donc rapide. Dans l'halieutique japonaise, ce secteur représentait 10 % du chiffre d'affaires total en 1955, ce pourcentage n'était plus que de 5 à 6 % en 1959-1961 pour tomber ensuite à 2 % en 1967-1969 et seulement 1 % en 1974. Ceci n'empêche pas l'administration comme les professionnels de s'affronter vigoureusement chaque année avec les Soviétiques pour maintenir une part aussi minime soit-elle de leurs activités.

La pêche industrielle pour mise en conserve des crabes géants reprenait de son côté en 1954 dans les mêmes secteurs et avec une organisation technique analogue à celle de l'avant-guerre. Mais là aussi les peuplements déclinent rapidement et les Russes comme les Américains imposent des restrictions multiples entraînant des réductions rigoureuses.

En 1956, 6 bateaux-usines sont utilisés disposant de 12 lignes de mise en conserve. Ils reçoivent 22 254 t de prises de 54 bateaux Kawasaki pêchant aux nasses et de 19 chalutiers, la production de conserves atteint 427 000 caisses. Ce secteur employant 3 000 marins ne représentait pourtant que 0,5 % de la production halieutique japonaise. Les difficultés rencontrées par la pêche-conserverie des saumons allaient entraîner un report de l'activité vers les crabes. En 1961 et 1962, 10 bateaux-usines opéraient avec 14 lignes de mise en conserve et recevaient 25 000 t de prises venant de 69 bateaux Kawasaki et de 44 chalutiers, ce qui

permettait de produire 350 000 caisses de conserve et 1 000 t de chair congelée et employait 4 500 marins.

Ensuite jusqu'en 1968, les opérations se ralentissent (7 bateaux-usines, 25 000 t de prises) et la chute des rendements conjuguée aux nouvelles limitations soviétiques et américaines entraînent un changement dans les champs de pêche et une substitution des crabes des neiges (*Chionocetes - Zuwai gani*) aux crabes royaux (*Paralithodes - Taraba gani*). En 1974 cette mutation est à son terme, les crabes royaux ayant pratiquement disparu et les prises de crabes des neiges étant tombées à 12 500 t, ce qui ne permet de ravitailler que 2 bateaux-usines avec 36 chalutiers. Les bateaux-usines de mise en conserve de crabe qui avaient fait environ 1 % du chiffre d'affaires total de l'halieutique japonaise entre 1961 et 1968 tombaient à 0,4 % en 1973 et 0,2 % en 1974.

Ainsi en 20 ans de 1954 et 1973 les trois secteurs de l'halieutique japonaise industrielle d'avant-guerre ont d'abord servi de tremplin pour un redémarrage technique et économique grâce à la construction de plusieurs dizaines de grands bâtiments de 5 000 à 10 000 t et de plusieurs centaines de bateaux de pêche ou de chasse en acier fortement motorisés. 25 000 marins et pêcheurs y ont trouvé un emploi tandis que l'économie nationale bénéficiait à la fois d'une fourniture de matières premières et de revenus d'exportations de produits de qualité.

Cependant après l'apogée des années 1958-1964, un déclin inéluctable s'est produit sous l'effet conjugué des baisses de rendements et des limitations imposées par le voisinage sourcilieux des Soviétiques et des Américains.

C — Les entreprises de substitution dans le Pacifique Nord

Durant cette période, les armements des grandes sociétés se sont efforcées de 1957 à 1961 d'étaler leurs frais généraux et d'améliorer leurs amortissements en utilisant leurs bateaux-usines et leurs flotilles de chalutiers dans des opérations occasionnelles pour la production de poissons plats congelés. Puis devant l'intérêt de telles opérations pour le marché intérieur et afin de satisfaire une demande croissante en farines et sous-produits pour les élevages intensifs et l'aquaculture, elles ont reconverti une partie des groupes industriels à partir de 1961 et ont ensuite entrepris la construction de bâtiments congélateurs spécialisés et de bateaux-usines réduisant les prises en farine et en huile. Ces bâtiments industriels pouvaient bénéficier des riches peuplements benthiques encore inexploités en mer de Behring¹².

Dès 1961, 33 bateaux-usines et 380 chalutiers montés par 13 600 marins transformaient 622 000 t de prises en 127 000 t de poissons congelés, 68 000 t de farine et 30 000 t d'autres sous-produits. Mais un épuisement rapide des peuplements benthiques de poissons plats entraînait une chute de production brutale : 1965,

12. F. CARRÉ. « Les ressources vivantes de la mer de Behring et leur exploitation ». *Norois. Revue géographique de l'ouest et des pays de l'Atlantique nord*. Poitiers, n° spécial : L'exploitation des océans. 27^e année, n° 106, avril-juin 1980, pp. 157-180; S. TSUJI, art. cit.

13 bateaux-usines, 182 chalutiers, 6 700 marins, 381 000 t de prises, 84 000 t de poissons congelés, 42 000 t de farine, 20 000 t de sous-produits.

Il fallait s'orienter alors vers l'exploitation des peuplements de colin d'Alaska (*Theragra chalcogramma*) encore disponibles par suite du désintérêt manifesté jusque-là pour cette espèce abondante peu prisée sur le marché.

Une relance fondée sur la volonté des pouvoirs publics d'appuyer la reconversion et la modernisation des armements industriels entraînait la reprise rapide de la production atteignant son maximum en 1972. 77 bateaux-usines de plus de 10 000 t ayant traité 1 300 000 t de prises de 166 chalutiers permettant de livrer 250 000 t de farine et 50 000 t de sous-produit.

De tels prélèvements provoquant une chute de productivité notable des fonds soulevait l'opposition des Américains inquiets à juste titre de voir la plateforme de l'Alaska soumise à une surexploitation dangereuse par l'afflux de chalutiers japonais indépendants et aussi l'arrivée de flotille étrangères venant des Corées, de Russie soviétique et même d'Europe orientale.

Par ailleurs le succès des flotilles desservant les bateaux-usines conduisit de nombreux armements indépendants à exploiter des chalutiers modernes et puissants dans ces parages hautement productifs. Jusqu'en 1967, une vingtaine de chalutiers travaillant de façon indépendante aussi bien en Mer d'Okhotsk que dans les eaux de l'Alaska et des Aléoutiennes rapportent des prises diverses livrées surgelées aux ports d'Hokkaïdo et du Tohoku puis à partir de 1968 une flotille ultra moderne d'une quarantaine de congélateurs concurrencera la pêche des bateaux-usines et livrera de la matière première pour les usines de réduction de farine des grands ports du nord de l'archipel. Ces prises ramenées à terre y soutiendront l'industrialisation. En 1973, 750 000 t seront livrées par 41 gros congélateurs et 1 014 000 t par 174 chalutiers.

À la veille de la crise pétrolière, qui allait bouleverser l'économie mondiale, le chalutage industriel japonais tirait environ 3 millions de tonnes de prises des fonds situés au large des eaux territoriales russes et américaines. Il s'agissait d'abord de matière première pour les industries transformatrices indispensables au développement des activités d'aquaculture et d'élevage avicole ou porcin, mais aussi d'un complément de produits congelés contribuant à l'équilibre de la balance alimentaire du pays¹³.

Avec environ 10 % de la valeur de la production halieutique en 1973, ce secteur avait relayé avantageusement et efficacement les activités déclinantes des bateaux-usines baleiniers ou conserveurs.

D — L'occupation des mers tropicales

Profitant de l'absence d'exploitation halieutique organisée dans les régions tropicales, les Japonais vont être bien souvent les précurseurs de la découverte et de la mise en valeur de stocks biologiques négligés ou ignorés.

13. Y. TAKAHASCHI, art. cit.

Le premier secteur exploité sera celui des peuplements des grands thonidés intertropicaux se tenant par effet de submergence sous la thermocline qui se révélera être présent dans l'ensemble de l'océan mondial. Ce riche champ de pêche nouveau découvert par les Japonais au fur et à mesure de l'extension du rayon d'action de leurs armements (Fig. III) restera pendant une dizaine d'années leur monopole grâce à l'utilisation de la grande palangre dérivante.

Étant donné l'éloignement des champs de pêche et pour écouler leurs prises sur un marché d'abord tourné largement vers l'exportation, les Japonais utiliseront avec souplesse des formules diverses permettant à la fois d'utiliser la puissance technique et financière des grands armements industriels et le bon marché des petits armateurs artisanaux.

Une première solution consistera à utiliser des bateaux gigognes servant de base d'avitaillement et de congélation à des flotilles travaillant dans le Pacifique équatorial. Les opérations furent autorisées dès 1950 à l'ouest du 180° méridien et au nord de l'Équateur. Avec la signature du traité de paix, le rayon d'action progressa très vite vers l'est et dans l'hémisphère austral.

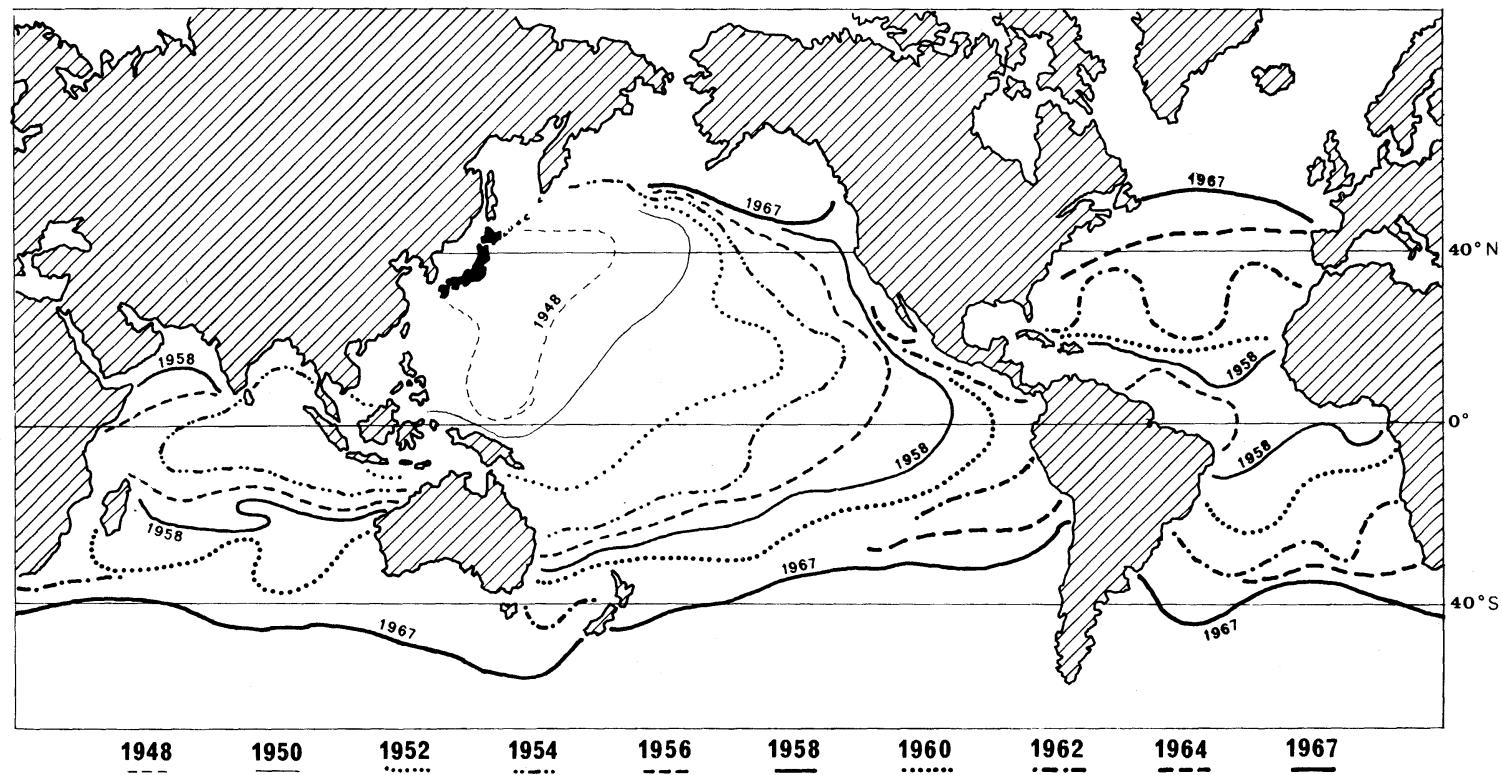
De 1960 à 1962 cette formule fut pratiquée par cinq groupes totalisant plus de 200 thoniers palangriers capturant annuellement environ 25 000 t de thons et espadons. Puis cette organisation fut rapidement abandonnée avec l'armement de gros thoniers congélateurs transportant plusieurs annexes. Les premières mises en service eurent lieu en 1961 et dès 1962 les apports de 22 congélateurs utilisant 49 auxiliaires atteignirent 40 000 t. De 1964 à 1967 une cinquantaine de bâtiments de 1 000 t avec leurs 2 ou 3 auxiliaires livrèrent 67 000 t en 1964 et 1965 puis subirent un rapide déclin de leurs rendements avec 55 000 t en 1966 et 42 000 t en 1967. Dès lors, malgré l'extension de leur rayon d'action et les efforts pour atteindre de nouveaux peuplements, la chute fut rapide et il ne restait plus en service que 8 bâtiments en 1973 produisant 8 000 t et 4 bâtiments en 1974 avec une pêche minime de 2 300 t.

Une autre formule consista à utiliser des bases à terre implantées à proximité de riches champs de pêche et servant soit à ravitailler une industrie locale de conserve soit à congeler des poissons destinés avant tout à être exportés aux États-Unis et en Europe. Dans le Pacifique sud, Pago-Pago aux Samoa américaines fonctionna dès 1953, Santo aux Nouvelles-Hébrides débuta en 1957. On trouve aussi des bases plus ou moins temporaires à Singapour, à Penang en Malaisie, à Colombo permettant de pêcher en océan Indien, mais surtout des thoniers palangriers japonais entament l'exploitation de l'Atlantique intertropical dès 1956 à partir de bases aux Canaries, à Trinidad, Panama, Haïti, au Brésil, en Italie. Pendant une dizaine d'années les thoniers palangriers japonais étendront leurs champs de pêche (Fig. III) afin de satisfaire à la fois une demande intérieure en progression rapide et des marchés d'exportations largement ouverts aux États-Unis et en Europe.

Ce système culminera en 1965 quand 120 palangriers basés dans le Pacifique sud et l'océan Indien livreront 35 000 t de prises et que 170 bâtiments pêchant en

FIGURE III

L'expansion du champ de pêche des thoniers – palangriers japonais durant la période de la reconstruction économique (1948-1967)



Atlantique produiront 86 000 t. Cette année-là les différents systèmes de pêche des thoniers palangriers en dehors des eaux de l'archipel représenteront au total 5 % du chiffre d'affaires halieutique total et emploieront près de 10 000 pêcheurs.

Puis là aussi un déclin rapide interviendra provoqué à la fois par la concurrence des armements de Taïwan et de la Corée du Sud et par le renchérissement considérable des frais des armements japonais dans une conjoncture de prix du poisson de conserverie déprimé sur le marché international.

Dès 1969 les thoniers palangriers japonais ramènent leur production à 14 000 t dans l'Atlantique qu'ils finiront par quitter en 1972, les bases du Pacifique sud et de l'océan Indien connaissant une évolution identique (14 000 t en 1969 – 600 t en 1973). Pour conserver une certaine part de la pêche mondiale, les armements thoniers japonais devront mettre au point d'autres formules.

Par ailleurs, reprenant les voies déjà explorées avant la Seconde Guerre mondiale, quelques grands armements avaient réactivé dès 1954 le chalutage industriel en Mer de Chine du sud. Puis à partir de 1959, ils se dispersaient sur les plateformes du nord-ouest de l'Australie et de Nouvelle-Zélande. Quelques dizaines de bâtiments congélateurs rapportèrent ainsi chaque année de 1960 à 1974 quelques milliers de tonnes de prises provenant de ces différents secteurs sans jamais arriver à un niveau notable.

L'essentiel du chalutage industriel tropical allait en effet se concentrer avec succès sur la plateforme mauritano-canarienne où elle pouvait, à partir de la base de Las Palmas aux îles Canaries, exploiter des fonds très riches en céphalopodes (poulpes, seiches et calmars) et en certains poissons de qualité (famille des daurades et dentex).

Après des débuts modestes en 1959 et 1960, l'afflux des armements allait concentrer une centaine de grands chalutiers dont la production annuelle se tenait assez régulièrement autour de 280 000 t entre 1967 et 1974, représentant de 3 % à 5 % de la valeur totale des productions halieutiques japonaises. Encouragés par ce succès africain, de nombreuses tentatives étaient menées épisodiquement durant cette période à peu près sur toutes les plateformes continentales poissonneuses de l'Atlantique (Terre Neuve, Patagonie, Afrique australe) sans pouvoir aboutir au développement d'une organisation productive structurée.

Cependant, ce secteur orienté avant tout vers le marché intérieur était beaucoup moins vulnérable à la concurrence des armements taïwanais et sud-coréens que la pêche thonière et pouvait supporter des charges plus lourdes grâce à la progression des cours bénéficiant des progrès rapides de la demande urbaine.

Ainsi la période de la reconstruction et de la phase d'expansion des années 1960 a été marquée par un cycle caractéristique dans l'halieutique extérieure japonaise qui a d'abord repris et largement développé les activités organisées avant la guerre puis qui, ayant dû les réduire de façon drastique sous la pression internationale, a développé un large secteur de chalutage congélateur dans le Pacifique nord et l'Afrique de l'ouest et a temporairement occupé les mers tropicales avec les flotilles de thoniers palangriers.

Particulièrement sensible aux fluctuations conjoncturelles, l'halieutique extérieure japonaise a réussi cependant à conserver une grande souplesse et une forte vitalité permettant aux armements de garder leur rentabilité et offrant aux marins pêcheurs des possibilités multiples de reconversion en n'hésitant pas à abandonner rapidement toutes les activités déclinantes au profit de nouvelles entreprises pionnières pouvant s'implanter très au loin.

Dans ce domaine, les armements et les pêcheurs japonais ont servi de modèles pour d'autres concurrents asiatiques et ils ont su eux-mêmes intégrer tous les acquis de la modernisation européenne et américaine.

III — LA RECONVERSION HALIEUTIQUE EXTÉRIEURE (1974-1986)

A — Les nouveaux facteurs de la politique extérieure halieutique

Le début des années 1970 qui connaît le reflux des activités des bateaux-usines et des thoniers palangriers en même temps que s'affirme le succès du chalutage congélateur lointain, voit se mettre en place une série de situations nouvelles qui vont fortement influencer l'évolution de la politique extérieure halieutique japonaise.

L'affermissement de la position du Japon s'inscrit dans des progrès économiques rapides qui sont à la base d'une politique de grande puissance. La monnaie nationale qui était à parité fixe avec le dollar des États-Unis depuis 1949 commence à se revaloriser dès le flottement de la monnaie américaine en octobre 1971. L'affermissement de la politique japonaise est souligné par le retour des îles Riou-Kiou dans le giron national le 15 mai 1972.

Enfin le premier « choc pétrolier » remet en question les rapports avec l'extérieur dès novembre-décembre 1973. Dans ce contexte mouvant, l'halieutique japonaise doit tenir compte de nouveaux facteurs internes : pénurie et renchérissement de la main-d'oeuvre qualifiée, pressions à la hausse sur le marché intérieur déficitaire en produits aquatiques dès 1971 et devenant de plus en plus importateur et de moins en moins exportateur, et d'une perturbation totale des rapports externes avec la généralisation de la zone d'exploitation exclusive des 200 miles se combinant avec l'extension des droits nationaux sur l'ensemble des plateformes continentales.

Dès la déclaration de la conférence des Nations Unies sur la conservation de l'environnement humain (Stockholm, juin 1972), les grandes puissances halieutes doivent admettre des restrictions à la liberté du droit d'exploitations des peuplements aquatiques. Puis très vite, suivant l'exemple des pays andins, de nombreux pays proclament le contrôle à leur profit d'un espace maritime s'étendant à 200 miles au large (Islande 1975, Norvège 1976, Australie 1979). Surtout l'URSS un moment hésitante, se joint à ce mouvement (décret de protection des ressources littorales du 10 décembre 1976) que les États-Unis finissent par admettre, quoique à contrecœur (proclamation présidentielle du 10 mars 1983).

En dix ans (1974-1984) la scène internationale maritime est totalement bouleversée par le nouveau droit de la mer mais aussi par la multiplication des micro États insulaires. Dans un monde de plus en plus concurrentiel, le Japon ne disposant que de peu d'espace, s'est donc efforcé de conserver une place prépondérante dans l'exploitation des ressources biologiques océaniques par l'efficacité de ses techniques en constant renouvellement et par les avantages d'un marché porteur solidement organisé et tenu à l'écart des perturbations politico-spéculatives.

B — Voies et moyens de la politique internationale japonaises

Les cadres technico-administratifs et les méthodes ayant assuré le succès de la reconstruction économique et de la phase de croissance sont conservés et renforcés tout en infléchissant certaines orientations en fonction de la conjoncture.

La base de toute la politique japonaise repose sur l'entretien et le renouvellement d'armements à forte productivité bénéficiant de l'effet de série et adoptant rapidement les innovations techniques abaissant les coûts d'exploitation et augmentant les prises.

Dans ce domaine les grands chalutiers congélateurs de pêche lointaine sont fréquemment refondus pour être équipés des engins les plus performants dans la navigation, la pêche et le conditionnement des produits. Les thoniers-palangriers poursuivent leur déclin et ils laissent la place à des bonitiers congélateurs de pêche automatiques et surtout à de grands seigneurs transocéaniques qui rivalisent avec les armements américains et français. Pour la prise des calmars des grands bâtiments congélateurs ont été équipés pour la pêche à la lumière avec turluttes automatiques mais surtout l'on a vu apparaître des flotilles de pêche au grand large utilisant désormais les filets de dérive comme pour les saumons et les thons rouges¹⁴.

Ces techniques nouvelles assurant des productivités élevées sont utilisées en fonction des circonstances soit pour des opérations menées directement du Japon, soit pour des entreprises associées à des partenaires étrangers. Sur 220 opérations associées en pays étrangers, la moitié environ intéresse la pêche ou l'aquaculture (thon 21, calmars 16, crevettes 28, chalut 19, etc...) et l'autre moitié consiste en conditionnement et congélation

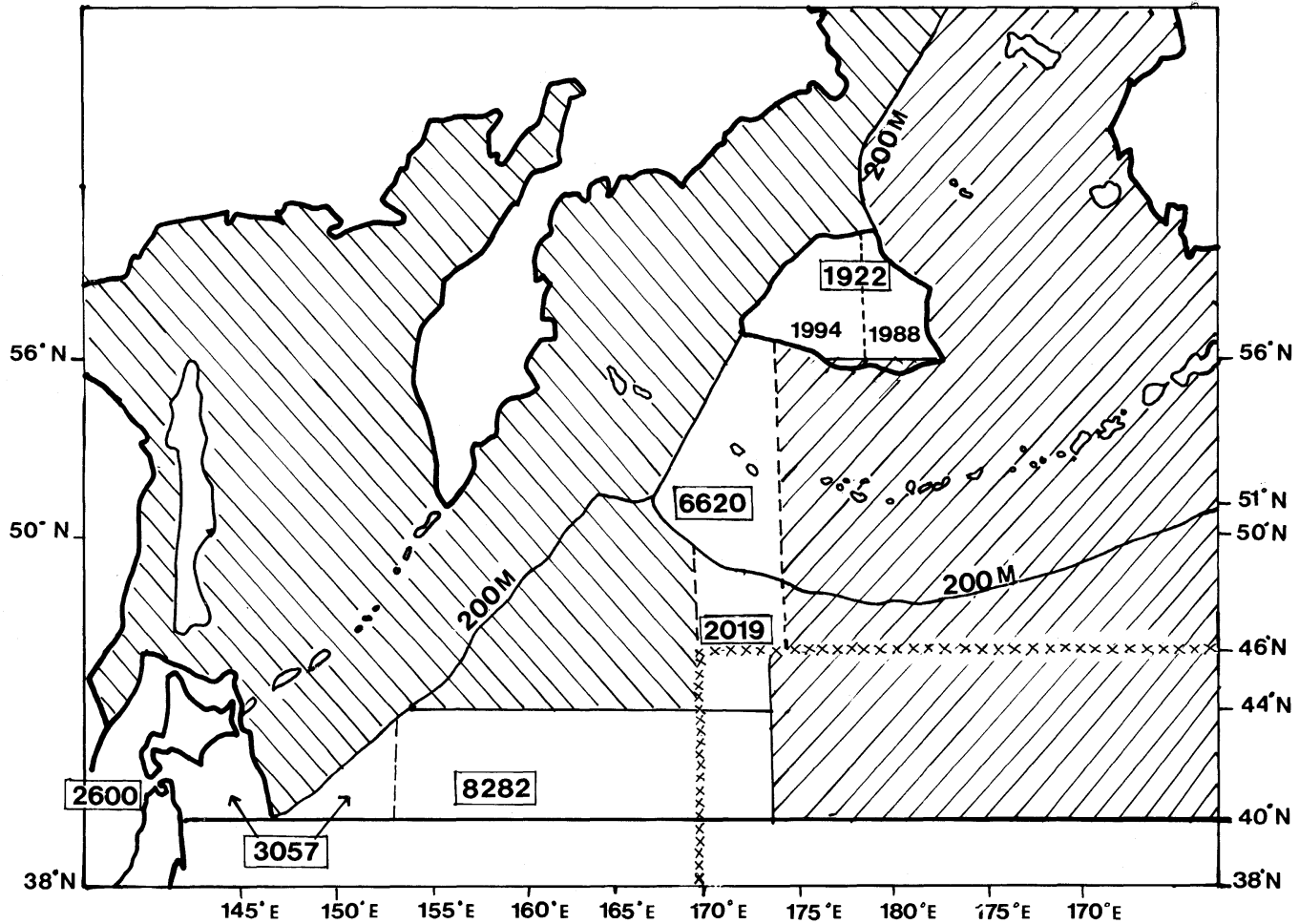
La moitié des entreprises halieutiques conjointes sont situées en Extrême-Orient et dans le Pacifique, le quart en Amérique du nord et le cinquième en Amérique du sud. Désormais sur le plan mondial, l'accès aux champs de pêche doit presque obligatoirement être négocié avec des puissances souveraines et l'exploitation des ressources fait l'objet de contingentement et se trouve soumis à des redevances ou à des compensations.

Dans ce cadre de plus en plus contraignant, le Japon s'efforce de garder une certaine liberté de manoeuvre en multipliant des initiatives pionnières permettant de localiser et d'exploiter des peuplements disponibles dans les eaux internationales

14. F., DOUMENGE. « Évolution et mutation d'une grande pêche industrielle japonaise: la pêche pélagique des calmars. » *Norois, Revue géographique de l'ouest et des Pays de l'Atlantique nord*, Poitiers, n° spécial: l'exploitation des océans. 27^e année, n° 106, avril-juin 1980, pp. 199-216.

Figure IV

Quotas et zones de la pêche japonaise des saumons en haute mer – Campagne 1986.



Aires hachurées interdites à la pêche japonaise.

200 M – Limite des ZEE russes et américaines – chiffres encadrés quota des prises autorisées en tonnes par secteur de pêche.

– 1988 et 1994 dates d'interdiction des pêches japonaises dans les eaux de la zone internationale enclavée en mer de Behring.

XXXX. Limite orientale du champ de pêche pélagique aux calmars.

pour des espèces n'intéressant pas encore des compétiteurs (calmars pélagiques de la zone frontale du centre du Pacifique nord).

Cependant sa force principale réside dans le fait que la politique halieute nationale ne raisonne plus en termes d'emplois ou d'amortissement des armements mais repose essentiellement sur des considérations d'équilibre du marché intérieur et d'aménagement intégré de la frange littorale¹⁵.

Ainsi les entreprises halieutes menées à l'extérieur seront-elles conduites avant tout dans le souci de s'harmoniser avec une politique de consolidation et restructuration des cellules professionnelles (*Kumiai*), des industries portuaires de conditionnement, de demande sur les grands marchés urbains. Ceci ouvre de plus en plus la voie aux arbitrages commerciaux qui se préoccupent moins de l'origine du produit que de sa transformation et son écoulement.

La politique japonaise acceptera d'autant plus facilement que la pêche soit sous contrôle étranger qu'elle tirera l'essentiel des profits du négoce et du conditionnement restant aux mains des grandes sociétés: les bateaux usines absorberont des prises de chalutiers étrangers, les filières de conditionnement utiliseront des apports d'armements mixtes ou étrangers, etc... Cette souplesse évitera de nombreux conflits tout en laissant l'essentiel du profit au Japon.

C — Quelques exemples de la reconversion des pêches lointaines

1. *Un marché intérieur exclusif et une maîtrise totale des techniques de pêche: les calmars*

Seul le marché japonais absorbe des quantités massives de calmars (de 350 000 à 400 000 t par an) à des prix élevés (200 à 340 yens soit 7 à 12 F le kg entier, 450 à 600 yens soit 16 à 22 F le kg étêté et éviscéré).

La nécessité d'accroître les apports a conduit à augmenter la puissance et le rayon d'action des embarcations qui sont passées d'une pêche de style artisanal dans les années 1960 à une industrialisation de plus en plus performante après 1972. À la pêche exclusive aux turluttes à la lumière, s'est ajouté le filet dérivant et le chalutage¹⁶.

De nouveaux secteurs ont été ouverts aux bâtiments congélateurs. Durant l'été austral une contre-saison rentabilise les armements qui, depuis 1975, exploitent les eaux australiennes et néo-zélandaises. Certaines embarcations vont même au large de la Patagonie depuis 1985. Pendant la grande saison des migrations pélagiques frontales du Pacifique nord de juin à décembre une pêche intensive au filet dérivant s'est organisée dans les eaux internationales (38° à 46°N – 170°E 3 145°W). De plus durant toute l'année, plus ou moins occasionnellement, le grand chalutage exploite les plateformes continentales restant encore accessibles (Voir tableau III).

15. F., SIMARD. « Un nouveau plan de développement de la pêche japonaise: le Marinovation. » *La Pêche Maritime*, Paris, n° 1297, avril 1986, pp. 260-275.

16. F., DOUMENGE, art. cit., 1980.

TABLEAU III
Évolution des prises japonaises de calmars
(1 000 t)

		1981	1982	1983	1984	1985
Pacifique nord	ligne	140	145	143	132	108
Pacifique nord	dérive	120	163	148	100	135
Nlle-Zélande	ligne	30	35	36	45	30
Nlle-Zélande	chalut	10	15	13	20	20
Canada	chalut	14	3	—	—	—
Argentine	ligne	—	—	—	—	29
Argentine	chalut	18	35	25	55	48
Total		332	396	365	352	370

Ceci permet d'utiliser une flotille d'environ 500 embarcations spécialisées (la moitié de plus de 100 t pêchant aux calmars plus de 7 mois dans l'année et la moitié de moins de 100 t dont les deux tiers travaillent aussi plus de 7 mois).

L'équilibre du marché est obtenu par une adaptation de la stratégie aux conditions politiques qui peuvent déterminer des déplacements rapides de la flotille et bouleverser les structures de la production. Dans les dernières années l'Australie a été abandonnée, l'Argentine et le Canada ont été fréquentés occasionnellement mais c'est toujours la Nouvelle-Zélande qui a largement complété les activités du secteur, bien que l'exploitation des bateaux de pêche japonais y soit soumis à un contrôle rigoureux et au paiement de redevances élevées, des prises japonaises et calmars (1 000 t)

2. *L'adaptation des pêches thonières à la concurrence internationale*

Fortement concurrencés à la fois par les armements palangriers sud-coréens et taïwanais et par les flotilles de seigneurs congélateurs nord-américains et européens, les Japonais ont pu maintenir leur activité thonière par la rationalisation des armements et la réorganisation du système de production.

Le marché intérieur demandant de gros poissons d'excellente qualité, payés à des cours élevés, soutient une flotille d'environ 500 bâtiments palangriers congélateurs de 200 à 500 t qui sont en perpétuels mouvements aussi bien dans la bande intertropicale que sur les marges australes et nord-atlantiques ou méditerranéennes.

Leur production se tient régulièrement aux alentours de 90 000 t se partageant à peu près également entre le Pacifique sud et les océans Indien et Atlantique. Ce secteur essentiellement lié à un marché intérieur tout à fait spécifique, ne pose guère de problèmes de relations internationales sinon par l'organisation de facilités de transbordements et par les menaces de régression des stocks adultes exploités à la palangre profonde par suite des pêches superficielles excessives des juvéniles. C'est donc au sein de commissions scientifiques internationales spécialisées que le Japon doit essayer de se faire reconnaître un droit préférentiel au maintien d'un contingent de production pour sa flotille de palangriers.

La véritable concurrence internationale pour l'exploitation des ressources s'exerce sur les petites espèces de surface (bonites et germans) et sur les stocks juvéniles menant des migrations superficielles. Les prises massives de poissons destinés à la mise en conserve ou à des opérations de conditionnement exigent une organisation susceptible de répondre à des fluctuations rapides des cours et une logistique capable de traiter et d'évacuer de forts tonnages saisonniers.

Des solutions diverses s'offrent soit que l'on opte pour l'exploitation de bateaux congélateurs à long rayon d'action restant basés dans les ports nationaux, soit que l'on organise des relais permettant de faire opérer des flotilles à partir de bases étrangères. Japonais, Américains et Européens ont opté simultanément ou successivement pour chacune des deux formules en fonction des évolutions politiques conjoncturelles.

Bien que restant essentiellement basés en Californie, les Américains font opérer la majeure partie de leur flotte de seigneurs dans le sud-ouest Pacifique¹⁷. Par contre les Français¹⁸, suivis par les Espagnols, ont opté pour un transfert de leurs bateaux performants du Golfe de Guinée dans l'ouest de l'océan Indien où ils trouvent des bases aux Seychelles. De leur côté, les Japonais ont déployé dans le centre-ouest et le sud Pacifique une grande variété d'entreprises.

Une centaine de bonitiers congélateurs de 200 à 500 t basés dans les ports de l'archipel suivent les migrations superficielles saisonnières des zones frontales et lancent des campagnes d'inter saison dans la zone intertropicale qui englobe la Micronésie et la Mélanésie.

Leurs prises se tiennent autour de 60 000 t de bonites et de 10 000 t de petits thons. Mais, élément nouveau, de grands seigneurs congélateurs de 400 à 500 t interviennent en nombre toujours plus grand (13 en 1980, 33 en 1983) tandis que 37 bateaux plus petits formant 7 groupes ont permis de reconvertir d'anciens palangriers ou bonitiers et travaillent d'avril à septembre dans les parages de l'archipel avant de gagner les eaux tropicales pour une saison d'hiver. Cette flotte industrielle a atteint une production de plus de 200 000 t en 1985, soit le double de 1982.

Enfin de nouvelles bases à terre ont été organisées pour servir à des bateaux plus petits déclassés dans la concurrence sévissant dans l'archipel nippon mais fort aptes à assurer des prises dans une pêche côtière.

Le centre le plus actif se situe aux îles Salomon où la Compagnie Tayo Gyogyo produit plus de 25 000 t grâce à 22 bonitiers, 10 000 t sont par ailleurs débarquées en Papouasie Nouvelle-Guinée tandis que certaines opérations sont en cours aux îles Fidji, en Nouvelle-Calédonie, au Kiribati, aux Tonga...

Le succès de cette politique d'expansion géographique et de mutation technologique repose avant tout sur l'arbitrage de l'Agence japonaise des pêches qui a su savamment doser l'octroi de nouvelles licences de seigneurs entre l'Association des

17. M., PETIT. « La pêche des thoniers senners dans le Pacifique tropical ouest ». *La Pêche Maritime*, n° 1280, novembre 1984, pp. 622-628.

18. « Redéploiement de la flotte thonière de grande pêche en océan Indien: opération Cofrepêche réussie ». *La Pêche Maritime*, n° 1273, avril 1984, pp. 206-208.

coopératives de pêche au thon à qui elle a demandé de reconverter ou de désarmer des bonitiers canneurs et l'Association des seineurs du nord Kita Maki qui a eu l'initiative historique du lancement des campagnes d'intersaison dans les eaux tropicales¹⁹.

La mutation en profondeur qui s'est ainsi opérée en quelques années peut s'observer dans la structure des apports du marché de Yaizu qui est de loin le plus important du monde pour les pêches thonières.

Depuis 1975, les débarquements des palangriers sont remarquablement stables et se tiennent entre 25 000 et 30 000 t. Pour les 4 dernières années, une moyenne de 26 400 t valant 32 milliards de yens soit une extraordinaire valeur des prises à quai de 1 200 yens/kg due aux cours élevés du poisson à chair rouge pour le sashimi. Une centaine de marées de palangriers congélateurs de 300 à 400 t assurent l'essentiel des prises en dehors des ZEE. Ce qui caractérise cette grande pêche lointaine est son extrême dispersion et sa localisation sur les zones frontales des masses d'eau tropicales (Fig. V).

Les bonitiers canneurs travaillant en alternance sur les fronts du Kuro Shio d'avril à septembre dans une campagne au germon puis d'octobre à mars dans les eaux des archipels de Micronésie et du nord de la Mélanésie sont soumis aux aléas des migrations de surface, leurs débarquements de 102 000 t en 1984 tombent à 75 000 t en 1975 (75 % bonite – 15 % germon) mais cela n'a pas de répercussion sur les recettes des armements car les cours progressant en corrélation avec la faiblesse des apports, les recettes sont identiques : aux alentours de 21 milliards de yens.

Depuis 1975 la pêche bonitière et germonière à la canne a stabilisé ses apports entre 75 000 et 85 000 t en années défavorables et 100 000 – 115 000 t en années fastes. Les armements sont arrivés au terme d'une évolution qui leur a permis de s'adapter à des conditions concurrentielles difficiles par la rénovation des systèmes de pêche (automatisme, repérage et fixation des bancs...) et l'extension de leur champ d'exploitation. Dans une évolution qui semble normale au Japon, la flotille des canneurs va se réduire progressivement et les plus habiles des armateurs iront terminer leurs amortissements en exploitant leurs bâtiments dans des bases étrangères dans le cadre souvent de contrats d'association. Les plus chanceux parviendront à céder à un bon prix leur embarcation déclassée à un gouvernement ou à une entreprise étrangère désireux de transférer la technologie japonaise à leur profit.

Désormais ce sont les seineurs congélateurs qui exploitent intensivement les eaux du Pacifique tropical ouest²⁰ et assurent les assises du marché à la fois pour les débouchés intérieurs et pour l'exportation. Leurs apports à Yaizu sont restés modestes durant quelques années (20 000 t en 1976 progressant à 38 000 t en 1980). Puis la mise en service de la flotille des bâtiments congélateurs de 300 à 500 t a entraîné une progression très rapide : 48 000 t en 1981, 85 000 t en 1982, 116 000 t en 1983. Le pallier semble maintenant trouvé : 119 351 t en 1984, 116 980 t en 1985. Les marées de 1985 ont assuré en moyenne des apports de 500 t poisson

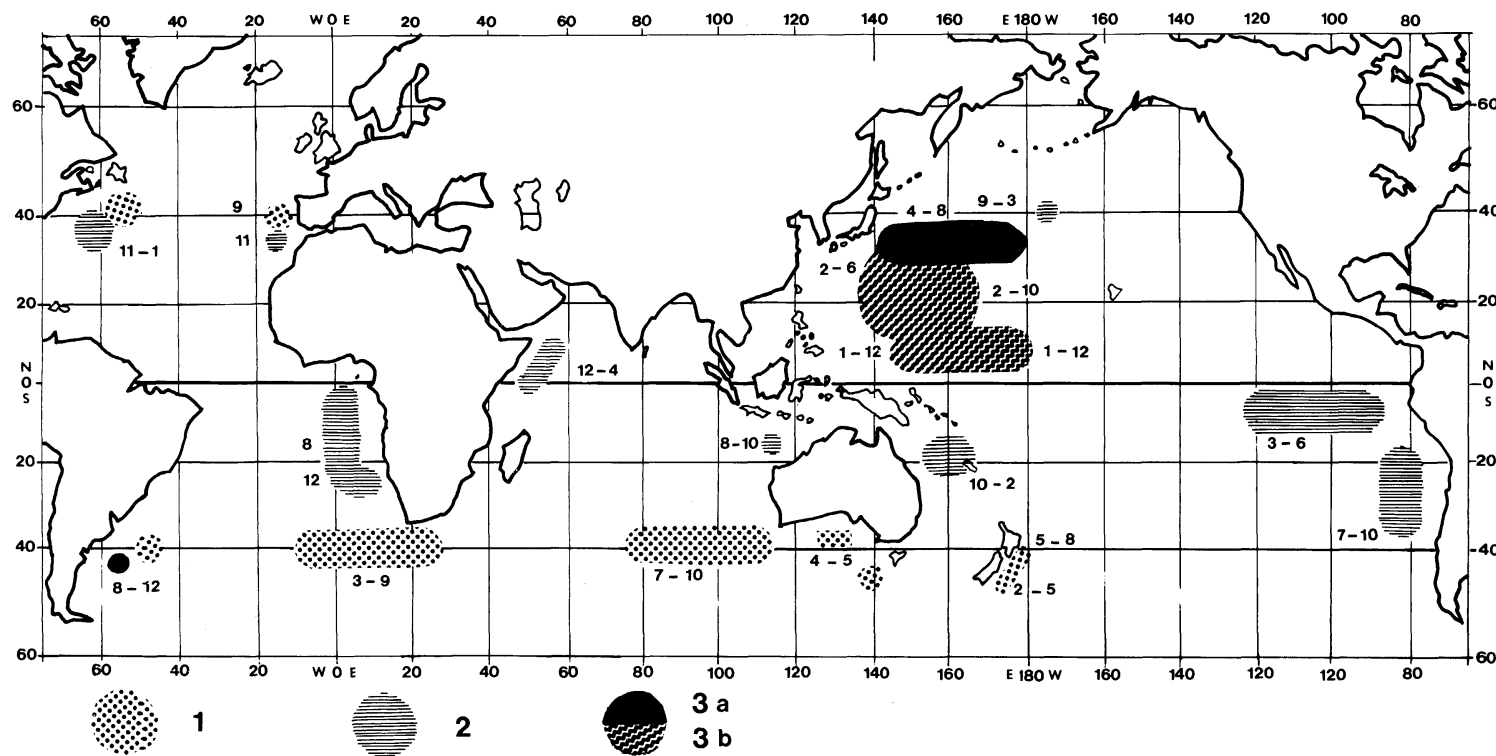
19. M. PETIT, art. cit., 1984.

20. *Ibid.*

FIGURE V

Champs de pêche des thoniers du Port de Yaizu en 1985.

D'après l'annuaire officiel des corporations des pêcheurs et des mareyeurs du port. Les chiffres correspondent aux mois d'exercice de la pêche.



Légende: 1 Pêche des gros thons rouges à la palangre. 2. Pêche des gros thons à nageoire jaune et des gros thons à gros yeux à la palangre. 3a. Pêche des germons et des bonites listao à l'appât vivant. 3b. Pêche des bonites et des thons tropicaux juvéniles soit à l'appât vivant soit à la grande seine tournante.

(70 % bonite – 28 % thons à nageoire jaunes juvéniles) assurant une recette de 100 millions de yens (200 yens/kg). Les ventes des seigneurs avec 23,5 milliards de yens en 1985 ont dépassé celles des canneurs.

Dans de telles conditions, les armements disposent de bases solides pour leur permettre d'affronter les difficultés inéluctables qui proviendront à la fois de la concurrence nord-américaine et européenne sur le marché mondial, et de la volonté des nouveaux États souverains insulaires de mieux valoriser leur potentiel biologique océanique à leur profit.

3. *L'accès aux ressources du Pacifique nord*

Faisant suite à l'expansion incontrôlée du grand chalutage industriel japonais dont la production culmine à 3 millions de tonnes en 1973, une baisse prononcée de la productivité des fonds justifie aux yeux de l'URSS comme des États-Unis la mise en oeuvre d'une politique de contingentement qui pourra s'appuyer sur la nouvelle zonation des zones d'exploitations économique exclusive.

Les Russes sont les premiers à agir dès 1976 en imposant un contingentement des prises. Progressivement ils évincent les Japonais de leur ZEE de la Mer d'Okhotsk et de la Mer de Behring, mais ils vont plus loin encore en étendant restrictions et réglementations aux eaux internationales et en se faisant accorder des contreparties dans les eaux mêmes de l'archipel japonais. Ainsi le dernier accord du 12 avril 1986 est-il particulièrement draconien. Les chalutiers japonais sont autorisés à capturer 600 000 t de poisson dans la zone soviétique moyennant le paiement de 25 yens au kg entre 200 000 t et 600 000 t, soit une redevance de 10 milliards de yens au cas où le contingent serait atteint. En outre, les bateaux soviétiques sont autorisés à pêcher en compensation jusqu'à 600 000 t de petits pélagiques migrateurs (sardine, maquereau, balao, etc...) dans les zones côtières du Pacifique entre la baie de Tokyo et la péninsule de Nemuro, le port de Shioyama (région de Sendai dans le Tohoku) étant ouvert librement aux Soviétiques pour les besoins de leurs opérations.

Mais c'est dans le domaine de la pêche aux saumons que la pression russe poursuivie avec une implacable constance commence à avoir des conséquences irréversibles: le quota ouvert à la pêche japonaise passe de 37 000 t moyennant une redevance de 4,25 milliards de yens en 1985 à 24 500 t moyennant une redevance de 3,5 milliards de yens en 1986.

Désormais:

- 1°. Toute la ZEE russe est interdite à la pêche japonaise des saumons,
- 2°. Toute la ZEE des États-Unis est de même interdite à l'exception du secteur à l'ouest du 175° E où les bateaux usines pourront capturer 6 620 t entre le 10 juin et le 31 juillet,
- 3°. Dans les eaux internationales:
 - secteur enclavé entre ZEE URSS et ZEE États-Unis au sud du 56° N interdiction définitive. Reste du secteur 1 922 t de captures pour bateaux usines entre le 20 juin et le 31 juillet. Ce secteur sera définitivement fermé à partir de 1988 à l'est du 180° et à partir de 1994 à l'ouest.

— secteur au sud des ZEE russes et américaines. Définitivement fermé à la pêche du côté américain au nord du 40° N et jusqu'au 175° E plus une nouvelle fermeture entre 175° E – 174° E et 40° N – 46° N. Définitivement fermé à la pêche du côté russe au nord du 44° N et à l'ouest du 170° E. Dans les eaux internationales non définitivement fermées, quota de 2 019 t entre le 1^{er} et le 15 juin pour bateaux usines au nord du 46° N et de 8 282 t entre le 1^{er} juin et le 31 juillet au sud du 46° N pour les bateaux dériveurs indépendants.

La riposte japonaise ne peut se produire que dans d'autres domaines que celui de la pêche au large. Ce sont les succès du *sea ranching* par le rejet à la mer de 3 milliards de juvéniles de saumons keta qui permettent désormais des prises de 100 000 t à 120 000 t de poissons de retour tandis que l'aquaculture intensive en cage donne déjà 6 000 t de saumons coho.

Du côté américain, le contingentement des prises du chalutage a été imposé bien avant même l'institution de la ZEE puisque en 1977 le Japon acceptait de ramener ses prises à 1 200 000 t (dont 836 000 t de colin d'Alaska et 142 000 t de poissons plats). Depuis, ces quotas ont peu varié et pour 1984 ils étaient de 1 152 000 t (dont 770 000 t de colin d'Alaska et 246 000 t de poissons plats).

En une dizaine d'années, le Japon réduisait de moitié ses prises du chalutage industriel dans le Pacifique nord, ce qui permettait aux Russes de les supplanter définitivement tandis que les Américains arrivaient à mettre sur pied une exploitation en Alaska. (Tableau IV)

TABLEAU IV
Pêche de colin d'Alaska dans le Pacifique nord (1 000 t)

	1975	1980	1983	1984
Japon	2 680	1 450	1 435	1 605
Coré du Sud	387	285	368	400
URSS	1 958	2 115	2 745	3 450
États-Unis	—	—	285	455

Prenant acte du fait que cette situation est faite pour durer au moins quelques années, les sociétés de pêche japonaises se font de plus en plus livrer à bord de leurs bateaux usines les prises de nombreux chalutiers soviétiques ou américains. Certaines s'implantent en Alaska pour traiter elles-mêmes ou en association avec des firmes locales les prises des nouveaux armements. Aussi la part la plus substantielle des profits (transformation et commercialisation) reste tout de même acquis aux entreprises nippones qui s'épargnent les frais et les soucis de l'armement à la pêche.

Les soucis que les Japonais éprouvent dans l'établissement d'une politique de relations halieutiques avec les États-Unis sont en réalité d'un autre genre car ils tiennent à la complexité des interférences qui se produisent par la répercussion des problèmes d'un secteur de tension sur l'ensemble des activités liées à l'utilisation de la ZEE américaine.

En effet, désirant obtenir l'application par le Japon des résolutions prises dans des Conférences Internationales et souscrites par les États-Unis, les législateurs du congrès ont, à l'occasion de l'approbation de lois sur les pêches, fait passer des amendements privant les pays ne respectant pas les normes internationales de protection des fonds marins et des espèces exploitées de la possibilité de bénéficier de clauses de faveur sur le territoire des États-Unis et sa ZEE.

Le Japon qui s'efforce d'obtenir par ailleurs le maintien de droits de chasse pour ses baleiniers²¹ est ainsi confronté à l'amendement Packwood-Magnuson à la loi sur les pêches de 1979 qui prévoit la perte automatique de 50 % des droits de prise dans la ZEE des États-Unis pour tout pays se refusant à appliquer les décisions de la Commission baleinière internationale. Cette contrainte a d'ailleurs été renforcée par l'amendement Pelly à la loi de protection des pêches en 1981 qui permet au Président américain d'interdire les importations de produits de la mer en provenance de pays n'appliquant pas les décisions de la Commission baleinière internationale.

Si les négociations d'État à État ont permis de signer le 13 novembre 1984 un accord par lequel les États-Unis n'appliqueront pas de sanctions envers le Japon, jusqu'à ce que celui-ci arrête toute ses activités baleinières en 1988, dans le cadre d'un quota de prise de 800 cachalots en 1985 et 400 en 1986 et 1987, le relais de la procédure juridique contraignante a été pris par les organisations privées écologistes qui continuent par la poursuite de leurs procédures de faire peser une grave menace sur l'existence des facilités de pêche japonaises dans les eaux de l'Alaska et des Aléoutiennes.

4. *Les relations de voisinage avec la Chine*

Le Japon a pu, grâce à une diplomatie prudente et volontairement modeste, éviter de créer un état de tension avec son puissant voisin de Chine continentale qui n'a pas eu pendant longtemps le moyen d'exploiter les riches peuplements benthiques de la Mer de Chine orientale.

Alors que les chalutiers basés dans les ports de Kiou-Siou avaient repris leurs activités jusqu'aux abords immédiats des rivages continentaux dès 1960, la Chine ne disposait pas des bâtiments capables de rivaliser avec eux sur les fonds de la plateforme continentale restée zone internationale.

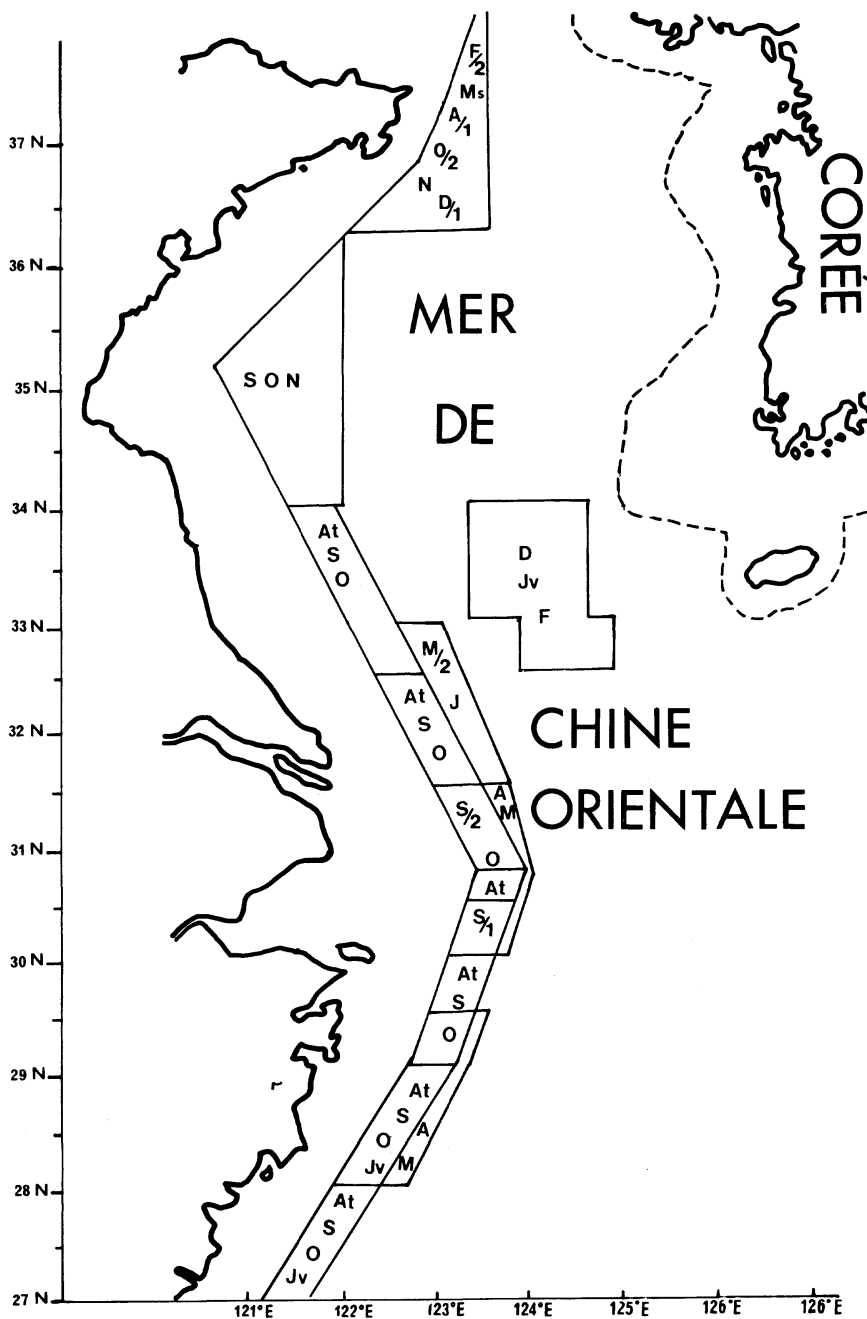
L'absence jusque vers 1975 de toute activité chinoise d'envergure amenait l'Agence des pêches de Tokyo à prendre de sa propre initiative des règlements limitant le nombre et la puissance des chalutiers autorisés à exploiter ce secteur. Ce n'est qu'après 1975, la flotille chinoise se renforçant et accroissant sa pression sous l'impulsion d'une refonte modernisant les embarcations, qu'il a fallu envisager d'établir une réglementation commune aux deux pays.

Après quatre ans de laborieuses négociations, la Chine continentale et le Japon sont arrivés le 9 mars 1985 à un accord concernant l'activité du chalutage japonais

21. P.Y., KWANTE. La chasse commerciale à la baleine. *La Pêche Maritime*, n° 1295, février 1986, pp. 113-114.

FIGURE VI

Accord de pêche sino-japonais de 1986 pour le chalutage
en mer de Chine orientale.



Les mois d'interdiction de la pêche sont inscrits dans chaque secteur. (Jv Janvier – F Février – Ms Mars – A Avril – M Mai – J Juin – At Août – S Septembre – O Octobre – N Novembre – D Décembre. 1 Première quinzaine – 2 Deuxième quinzaine.

--- Limite de la Zone de pêche réservée à la Corée du Sud.

sur la plateforme de la mer de Chine orientale où sont définis un secteur côtier réservé exclusivement aux pêcheurs chinois, un secteur du large où les Japonais sont libres de leurs activités dans le cadre de leur organisation propre et un troisième secteur de transition interdit durant certaines périodes annuelles aux chalutiers japonais dans ce secteur, des restrictions pouvant limiter le nombre des bateaux même en période d'ouverture du chalutage. (Fig. VI)

Les secteurs mixtes sont intéressés par la protection temporaire surtout en été et en automne, les successions des périodes d'ouverture et de fermeture se relayant de façon à ce qu'il y ait toujours au moins un secteur ouvert à la pêche. Ce type d'accord tient ainsi compte de la nécessité d'assurer à la fois un repos pour la reconstitution du peuplement benthique et de permettre une certaine continuité dans l'exploitation des bâtiments de pêche.

En l'absence d'une proclamation de ZEE par les États riverains, comme c'est d'ailleurs le cas en Méditerranée, la mer de Chine orientale connaît un régime d'exploitation ouvert grâce à une entente rendue possible par l'absence d'antagonismes directs. Ceci n'est d'ailleurs pas le cas du côté de la Corée du Sud où les tensions persistantes depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale ont amené à des prohibitions strictes entre voisins.

Le maintien de la situation actuelle qui permet un prélèvement de 150 000 à 200 000 t de poissons de fond par les chalutiers japonais ne pourra se maintenir après 1990 que tout autant que les stocks biologiques auront pu garder un équilibre dynamique et que la Chine continentale n'aura pas le désir d'accroître ses prélèvements en modernisant sa flotte de pêche.

Une fois de plus la situation actuelle n'est pas assurée de durer en dehors du court terme, ce qui fait peser des menaces certaines sur l'activité économique des grands ports du chalutage industriel du Japon de l'ouest (Fukuoka, Nagasaki, Shimonoseki) et ce qui aussi soulève des inquiétudes quant à l'amortissement des bateaux actuellement en service.

IV – CONCLUSIONS

Préparant son entrée dans le troisième millénaire, le Japon est essentiellement préoccupé de réaliser une croissance dans un cadre socio-économique permettant de préserver la spécificité de sa civilisation tout en assurant le niveau de vie le plus élevé d'une population vieillissante. Le renouvellement des technologies halieutiques doit fournir un des appuis à cette politique ambitieuse qui veut tenir compte des dimensions humaines²².

C'est sous cette optique qu'il convient de considérer la politique de relations extérieures halieutiques menée de concert par les représentants de l'État, les milieux d'affaires, les groupements coopératifs et aussi il ne faut pas l'oublier les scientifiques impliqués dans le développement aussi bien des recherches fondamentales que des applications technologiques.

22. F. SIMARD, art. cit.

Les percées brillantes réussies dans l'Atlantique, dans l'océan Indien ou dans les Mers australes sont toujours conçues comme ne devant faire l'objet que d'entreprises temporaires. Ceci ne voulant pas dire d'ailleurs que l'on n'essaiera pas de se maintenir même en position instable tant que l'on pourra y réaliser quelques profits.

Le vrai rayonnement halieutique japonais a pour champ les mers bordières de Chine, de l'Indochine et du Pacifique nord, ainsi que les mers des archipels indo-malaisiens, micronésiens et mélanésiens. Dans ce rayonnement de proximité le Japon trouve des barrières rigoureuses au nord par l'entente objective des États-Unis et de l'URSS qui désirent contenir son expansion. Au contraire une coexistence positive semble pouvoir s'établir avec la Corée du Sud et la Chine continentale.

Pêche japonaise en dehors de la zone Pacifique nord-ouest

	1975	1980	1983	1984
Pacifique nord-est	1 114	812	801	722
Pacifique centre-est	75	120	115	119
Pacifique sud-est	11	18	20	20
Pacifique sud	83	118	131	167
Pacifique centre-ouest	203	257	296	300
Indien est	20	18	21	25
Indien ouest	20	14	30	21
Indien austral	1	36	32	81
Atlantique austral	—	—	6	41
Atlantique sud-est	145	59	50	57
Atlantique sud-ouest	1	12	30	70
Atlantique centre-est	87	28	16	18
Atlantique centre-ouest	10	7	5	5
Atlantique nord-est	1	1	3	1
Atlantique nord-ouest	28	46	8	14

C'est toutefois dans les mers et les archipels tropicaux du centre-ouest et du sud-ouest Pacifique que les Japonais ont pu établir leur dernier relais d'exploitation leur procurant des ressources abondantes valorisant leurs armements, occupant des équipages hautement spécialisés et contribuant à la fois à l'approvisionnement d'un marché intérieur très ouvert et à la réduction d'un déficit sans cesse croissant de la balance des échanges extérieurs pour les produits d'origine aquatique.

Comme dans bien d'autres domaines, le modèle de développement halieutique japonais est spécifique et ne peut se prêter à des transpositions aisées en dehors de son encadrement social. Le Japon doit donc bon gré mal gré rester replié sur lui-même alors que bien des pays disposant de stocks biologiques exploitables souhaitent utiliser son expérience.

Ceci explique le peu de succès obtenu par les tentatives de coopération avec des partenaires trop différents. Ce seront finalement les rapports commerciaux et les

arrangements financiers qui permettront d'établir et de faire fonctionner un réseau halieutique international dans lequel les Japonais ne feront plus figure exclusivement de producteurs primaires mais ouvriront au contraire les voies plus profitables du conditionnement et de la commercialisation. En ceci, le secteur halieutique ne fait que suivre l'évolution actuelle caractéristique de l'ensemble de la société nipponne.